

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 546—SAMEDI, 20 OCTOBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL.—PRINCIPAUX INCIDENTS DE LA QUINZAINE.—Dessin de Edmond-J. Massicotte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Trente ans, par Benjamin Sulte. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—La guerre en Asie, par P. C.— Sainte-Cécile du Bic, par Pierre-Georges Roy.—Un tour de bateau, par Fauvette.—Notes et impressions.—Poésie : Voix de la vague, par François Fabié.— Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard. Curiosités scientifiques, par Fulbert Dumontell.—Le nouveau roi du Dahomey.—Prisonniers chinois.—Un conseil par semaine.—Poésie : Le dimanche du tempérant.—Nouvelle : Gretchen, par Louis Coqueton.—Chronique des voyages.—Comment introduire le bonheur dans la famille.—Carnet de la cuisinière.—Agriculture.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Galerie échoïque (avec portraits).—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Principaux incidents de la quinzaine.—La guerre entre la Chine et le Japon : Convoi de prisonniers chinois.—Agoliagbo, le nouveau roi du Dahomey.—A travers le Canada : Pont du chemin de fer du Pacifique à Ste-Rose ; Ecluse du canal et le pont du Grand-Trono à Ste-Anne ; Les Shamrocks, champion de la saison 1894 ; Eglise et presbytère des Sulpiciens à Oka.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

TRENTE ANS

Il y a eu hier trente ans que la population de Montréal fut éveillée par l'ane de ces nouvelles qui font présager le bouleversement de toute la société, comme les anciens choléras, les tremblements de terre ou l'invasion des barbares.

Avouons qu'il y avait de quoi s'alarmer : ce n'était ni plus ni moins qu'une menace de guerre et de guerre immédiate. Le conflit qui faisait rage entre les Etats du Nord et ceux du Sud débordait enfin jusque ici. Le Canada se trouvait mêlé tout à coup au gigantesque drame qui se jouait dans le sang des peuples depuis quatre années déjà—mais ce n'était point de sa faute. Voici comment arriva cette aventure :

Vingt ou trente Sadistes bien armés, venaient d'apparaître à Saint-Alban, Vermont, et de piller les banques de la ville, se donnant en outre le plaisir de voler des chevaux, de mettre les magasins à sac et de causer le plus de dégâts possibles, au moyen du feu, de la poudre et du poignard. Ils ne tuèrent qu'un seul homme mais en blessèrent plusieurs.

Comme les gaillards avaient préparé leur raid sur le territoire canadien, ils nous compromettaient gravement pour n'avoir pas fait bonne garde ; ce fat bien pis lorsque, le 19 octobre 1864, ils cherchèrent refuge parmi nous.

Le gouvernement américain fit les gros yeux ; c'est alors que nous apprîmes, tout à la fois, le coup de Saint-Alban et le contre coup qui en résultait pour notre situation.

Dès le 21 notre police tenait sous clef treize des coupables. La justice débattit longtemps sur cette affaire et ne conclut à rien, sinon qu'elle n'était pas en présence d'un cas clairement exposé, d'une plainte nettement formulée, d'un crime qui nous concernait. Le 14 décembre on élargit ces messieurs, qui ne se firent pas prier pour aller se faire pendre ailleurs.

Bien entendu que le gouvernement de Washington ne songeait pas à badiner sur l'article : il présente son compte—qui fut payé rubis sur l'ongle : \$75,000. C'était pour rien, en vérité, car nous avions eu peur pour la valeur d'un million au bas mot. Il y eut deux mois de fièvre que personne ne saurait oublier après y avoir passé. Ce n'était pas une répétition de l'effervescence qui suivit l'affaire du Trent en 1861, c'était quelque chose qui grondait tout près de nous, un remuement sous nos pieds, un bruit désagréable sur nos têtes : le fracas des armes, les lueurs de l'incendie, le spectacle du sang—les horreurs de l'invasion, en un mot.

Les uns, plus effrayés que les autres, poussaient leurs raisonnements à l'extrême. Sur la place du marché il circulait des rumeurs terribles. J'ai entendu une femme dire à sa voisine :

—Ce sera la fin du monde, chacun le dit.

—Tant que ça ! vous ne sauriez croire comme je suis en peine.

—Je n'en doute guère....

—La fin du monde ! et mon mari qui est dans le bois !....

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Emard, évêque de Valleyfield, s'est embarqué, le samedi 6 courant, à bord du *Parisian*. Il se rend à Rome avec M. Castonguay, un des prêtres de son diocèse.

Le carnaval de Québec est chose décidée. A une assemblée tenue le 9 courant, à l'Hôtel de Ville, un comité s'est formé pour recueillir les souscriptions.

La frégate française, l'*Aréthuse*, qui a déjà visité Montréal et Québec, s'appête à se rendre à Madagascar pour prendre part à l'expédition qui va être dirigée contre cette grande île.

On annonce la mort de M. A.-G. Tourangeau, maître de poste et ancien maire de la ville de Québec. M. Tourangeau a succombé dans la nuit du 8 au 9 courant.

Une dépêche annonce que le rameur E.-J. Paradis, parti de Montréal le 10, après-midi, dans un canot à rames, est arrivé à Québec le lendemain. Le trajet a duré 23 heures et 40 minutes.

Le *Foyer Canadien*, tel est le titre d'une nouvelle revue littéraire et religieuse qui vient de paraître à Chicago. Elle se dévouera spécialement à la défense des Canadiens-Français. M. l'abbé J.-H. Bouffard en est le rédacteur, et M. L.-E. Bastien l'éditeur propriétaire. M. G.-A. Damont a été nommé correspondant de cette revue pour le Canada.

Une dépêche, datée du 9, de Granada (Nicaragua) au *Star and Herald*, annonce qu'une terrible explosion a eu lieu à Granada : Les casernes ont sauté et un quart de la ville a éprouvé de grands dommages. Le nombre des personnes tuées est évalué à deux cents et il y a beaucoup de blessés.

On se propose, à Québec, de recevoir dignement Mgr Satolli, délégué papal aux Etats-Unis, qui doit arriver en cette ville, le 17 courant. Son Eminence officiera le soir à la Basilique, et assistera le lendemain à une soirée donnée en son honneur à l'université Laval.

Selon le *Journal of Commerce*, les dégâts causés par le feu, aux Etats Unis et au Canada, durant le mois de septembre, se montent à \$10 149,000. En septembre 1893, ils se sont élevés à \$10,508,200. Les pertes totales pour les neuf premiers mois de 1894 sont de \$97 000,000. Pour la période correspondante de 1893 ils se sont élevés à \$121,000,000.

Le gouverneur anglais, dit le *Gaulois*, vient de nommer au poste de major-général des tueurs de tigres de la presqu'île de Malacca, un Français, M. de Nancourt qui, depuis onze ans qu'il habite le pays, n'a pas tué moins de cinq cents tigres, jaguars et léopards. Un des concurrents de M. de Nancourt était le major Probyn, qui exerce depuis de longues années en Hindoustan, la profession très impopulaire de tueur de tigres. Le major Probyn, n'ayant à son actif que quatre cents fauves, s'est vu sacrifié à notre compatriote.

Des rapports reçus des Antilles par la poste disent qu'un cyclone a dévasté un grand nombre d'îles. Les colonies françaises de la Guadeloupe et de la Martinique ont été, paraît-il, très éprouvées. Plusieurs navires parmi lesquels le vapeur français qui fait le service de la poste ont été jetés à la côte. Ce dernier est échoué près de Pointe-à-Pitre.

Saint-Thomas et Saint-Domingue ont aussi senti les effets du cyclone. On constate jusqu'à présent qu'une douzaine de personnes ont péri.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-G. R., Boston.—Merci pour votre offre gracieuse. Il est de toute nécessité que votre dessin soit fait à la plume.

Mlle Blanche B., Montréal.—La poésie envoyée contient trop de fautes de versification pour être publiée ainsi.

LA GUERRE EN ASIE

Les Chinois commencent à trouver que la soupe japonaise est trop chaude. Leur flotte bloquée dans le golfe de Pet-Chi Li, où les navires japonais la surveillent étroitement, n'ose plus se mesurer avec ceux-ci, et, prisonnière comme elle l'est, ne peut plus empêcher les ennemis de débarquer des troupes sur le territoire des Fils du Ciel.

A Pékin, l'empereur de Chine a si peu de confiance dans la bravoure de ses loyaux sujets, qu'il a confié la garde de ses trésors et de son auguste personne à des Mongoliens, qui sont eux-mêmes ennemis jurés des Chinois.

La ville de Moukden attend, dans la terreur, l'arrivée de l'armée japonaise, forte de près de 100,000 hommes, et qui s'avance dans un ordre admirable. C'est la Corée qui, en grande partie, lui fournit ses provisions, et l'entretien de cette armée en marche coûte, par jour, au gouvernement japonais la somme énorme de \$300,000, toujours payée rubis sur l'ongle. Près de \$40,000,000 sont, du reste, en réserve pour les besoins de la campagne.

Wi-Jou, Che-Foo, sont prises, New-Chang aura prochainement le même sort et, quand elle sera au pouvoir des Japonais, Pékin sera séparée complètement de l'armée chinoise et devra se défendre toute seule.

Les puissances étrangères, la France, la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne, surveillent les opérations et ont décidé de ne pas entraver la marche victorieuse des Japonais, tout en contrôlant leurs succès afin de protéger autant que possible les intérêts Européens en Orient. Espérons que leur médiation éclairée aidera puissamment à la pacification des contrées dévastées par l'affreux fléau de la guerre.

Les dernières dépêches annoncent que la Chine, par l'entremise du ministre d'Angleterre à Tokio, demande la paix au Japon. Elle offre de reconnaître l'indépendance de la Corée et de payer une forte indemnité de guerre.

C'est le prince Kung lui-même et le vice-roi Li-Hung Chang qui auraient fait cette proposition si humiliante pour l'empire Chinois.—P. C.

L'Islet au Massacre, l'île du Bic, le Cap Enragé, l'île Brûlé, le Cap à l'O'dignal sont des lieux familiers aux marins du Saint-Laurent qui y ont bien des fois trouvé un abri dans les tempêtes.

C'est sur l'Islet au Massacre que J.-C. Taché, s'appuyant sur un passage de la relation du deuxième voyage de Cartier, a placé le théâtre de son émouvante légende, *l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile connu*.

Sainte Cécile fut choisie pour patronne du Bic en l'honneur de la femme du seigneur Archibald Campbell, lors de l'érection canonique de la paroisse, le 18 février 1830. Du moins, c'est ce que laisse entendre le passage suivant d'une lettre de Mgr Signay, évêque de Québec, à M. Destroismaison, curé de Rimouski et desservant du Bic :

"Je vous ai déjà dit que le seigneur, M. Archd. Campbell, fier de voir ériger une église dont la patronne, sainte Cécile, fait plaisir à sa dame, qui s'appelle Cécile, m'a témoigné qu'il donnerait gratis une terre, que l'on trouverait commode et adoptée aux besoins de ses vassaux catholiques."

SAINTE-CÉCILE DU BIC



ACQUES Cartier, dans son deuxième voyage, entra dans le havre aujourd'hui désigné sous le nom de havre du Bic et lui donna le nom de *Ilot Saint-Jean* parcequ'il le découvrit le jour de la décollation de saint Jean Baptiste. Citons plutôt son récit :

"Le hable deuantdict ou pofafmes qui est à la terre

du Su, est hable de marie et de peu de valleur, nous les nommafmes les yfeaux fainct jehan, parce que nous y entrafmes le iour de la decollation dudict fait. Le dict hable des yfeaux fainct jeha affiche toutes les marees, et y maryne l'eau de deux braffes : Le meilleur lieu à mettre nauires est vers le Su d'ung petit yflot qui est au parmy du dict hable bort au dict yflot."

Jean Alphonse, dans son *Routier*, désigne le havre du Bic sous le nom de Cap de Marbre.

ChAMPLAIN, en 1603, le nomme *Pic* :

"Da dict Mantanne, dit-il, nous vinfmes prendre congnoissance du Pic, où il y a vingt lieux, qui est à la ditte bande du Su ; dudict Pic, nous trauerfmes la rivière iusques à Tadousac, où il y a quinze lieux."

Pourquoi Jean Alphonse a-t-il substitué le nom de Cap de Marbre à celui d'Ilots Saint Jean donné par le découvreur malouin ? Pour quelle raison le nom de Cap de Marbre a-t-il, à son tour, été supplanté par celui de Bic ? Quelle est la signification de ce dernier mot ? Ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons répondre.

Le havre du Bic est incomparablement beau. L'héroïne de Mme Brooke, Emily Montagne, en le voyant, en 1767, s'écriait : "Je voudrais être reine du Bic."

M. d'Avanour, gouverneur du Canada, avait formé le projet d'ouvrir un port, et d'établir un entrepôt pour le commerce dans le havre du Bic. Les navires venant de France se seraient arrêtés en ce lieu, y auraient déposé leurs marchandises, et pris pour le retour les fourrures et autres articles d'exportation fournis par le Canada. Ce projet, alors abandonné comme beaucoup d'autres, a depuis été remis sur le tapis et de nouveau laissé de côté.

Du havre le nom de Bic s'étendit à la côte. Le 6 mai 1675, la seigneurie du Bic fut concédée par le comte de Frontenac à Charles Denis de Vitré. En 1781, elle était la propriété de Gilles-Ignace-Joseph Aubert de la Chesnaye, et de la marquise de Albergati Vazza qui la tenaient de leur père, acquéreur des droits du premier concessionnaire. En octobre 1822, la seigneurie du Bic appartenait à Azariah Pritchard, qui l'échangea pour une autre propriété avec Archibald Campbell, notaire de Québec. Le 10 novembre 1852, par un acte de donation, M. Campbell la transmit au notaire William-Darling Campbell, aujourd'hui décédé.



UN TOUR DE BATEAU



DIMANCHE 26 août, dans l'après-midi, je voguais tranquillement sur le beau fleuve Saint-Laurent. Je n'étais pas seule, une gaie, charmante et spirituelle compagne de voyage partageait les plaisirs de cette excursion. Toutes deux nous

savions apprécier et goûter le charme d'un tour sur le Québec.

Pendant que le bateau, de ses roues écumeuses, battait les ondes, nous cheminions au milieu de ceux qu'il emportait vers diverses destinations. Rien de pittoresque comme le spectacle de cette fourmilière bariolée qui se renouvelle à chaque escale, plusieurs passagers se hâtent de débarquer avec tout leur attirail de bagages, tandis que de nouveaux venus ne mettent pas moins d'empressement à franchir en sens inverse le frêle pont de planches qui met en communication le rivage et le bateau.

Ici l'élément liquide et perfide nous retient dans une étroite prison et force est à tous les touristes de naviger de conserve pendant un certain temps, ce qui fournit les moyens de s'observer et de s'étudier à loisir.

Tous les âges, toutes les conditions sociales, tous les caractères sont là sous les yeux ; et bien qu'un certain décorum soit gardé, on peut surprendre plus d'un secret. Et puis il y a des choses qui ne sont pas secrètes du tout. Les Canadiens se font tout de suite reconnaître à leur air poli et expansif ; les Anglais, à la raideur de leur maintien et à la brièveté de leurs renseignements ; les *ladies* à leurs façons... sans façon, les *misses* à leur air vaporeux et sentimental ; les canadiennes jeunes ou non... que dirai-je d'elles ? Je ne voudrais ni trop les louer, ni leur faire de trop mauvais compliments. A la vérité, je préfère laisser un de mes lecteurs faire leur appréciation. Je ne veux pas flatter "ma payse" mais il m'a semblé que nous étions très bien représentées.

Il se forme parfois de petits groupes qui sont tout un monde. Ici l'on soupe en famille. D'en bas on vous apporte une tasse de thé bien chaud. La maman tire de son sac un pâté acheté au dernier buffet et des friandises pour les enfants. On mange gravement, posément, comme si l'on n'avait pas autre chose à faire et les charmes du paysage sont totalement négligés. Ailleurs deux ou trois "dadas" nonchalemement étendus sur un banc, agitant leur *stick* pour se donner une contenance à la mode, jettent un regard distrait sur la rive fayante ; d'autres sont plus attentifs, sur la beauté féminine qu'ils aperçoivent de profil, ce qui

ne les empêche pas de fumer leurs sempiternelles cigarettes.

Cependant, le bateau poursuit sa course, visitant de temps en temps les rives du fleuve et s'arrêtant pour déposer un certain nombre de promeneurs et en prendre de nouveaux. Ce genre de traversée a ses agréments et nous procure des aspects très variés. Quand on touche à l'une des rives, la distance où l'on se trouve de l'autre rive nous permet d'apercevoir simultanément plusieurs villages qui se baignent coquettement dans les eaux ; sur le second, les coteaux modérés, comme dit Sainte-Beuve quelque part, avec leurs pelouses verdoyantes et leurs vergers, que l'on soupçonne plutôt qu'on ne les voit distinctement ; sur le troisième, les hautes collines couvertes de sombres sapins. A mesure que l'on approche, il se produit un double effet d'optique, qui n'est pas sans charme. Les collines s'affaissent peu à peu et disparaissent derrière les coteaux qui au contraire, s'élèvent. Les objets prennent des proportions plus grandes et des contours plus nets. Cette maisonnette qui ressemblait à un de ces petits joujoux de bois ou de carton, à l'aide desquels on amuse les enfants, prend un air respectable, montre ses portes et ses fenêtres ; bientôt vous apercevez ses hôtes ; si elle était de verre vous distingueriez les meubles.

Les arbres, les clôtures, les haies font en même temps leur apparition, les animaux aussi. Vous étudiez avec intérêt ces masses d'abord confuses d'où se dégagent peu à peu des groupes, quelquefois de petites scènes qui donnent de la vie au paysage. Enfin, en abordant, voici tout le mouvement d'un port en miniature : deux ou trois barques de pêcheurs, ou de plaisance ; les curieux qui mettent le nez à la fenêtre pour voir arriver le bateau, les affairés qui se hâtent en apportant leurs personnes ou leurs bagages, les hommes de service qui attrappent au vol les amarres qu'on a lancées du bord.

Vous détournez les yeux vers l'autre rive : — Là un spectacle inverse vous attend. Les campagnes où vous êtes passés, il y a une demi-heure, se dissimulent dans l'ombre : vous cherchez le clocher dont vous admiriez la flèche élancée, ce n'est plus qu'une aiguille. En revanche, ces monts éloignés qui se cachaient derrière les premières collines, ont surgi comme des géants et surplombent avec une mine soucieuse.

Mais déjà le *steamboat* cingle vers cet horizon à demi effacé. Encore quelques minutes et vous allez déchiffrer ce tableau qui est devenu pour vous une énigme et retrouver les hommes et les choses que l'éloignement a fait s'évanouir devant vous.

L'orchestre se fait de nouveau entendre. Les musiciens tirent de leurs instruments des sons d'une parfaite justesse et qui se marient entre eux avec une mesure non moins parfaite. La douceur mélodieuse des morceaux exécutés n'est pas sans charmes. Aux cœurs en proie aux agitations et aux conflits des passions, il faut une instrumentation fiévreuse ; mais les âmes que possèdent un sentiment unique de calme rêveur goûtent singulièrement le retour des mêmes motifs.



NOTES ET IMPRESSIONS

Celui-là qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde.—LEIBNITZ.

Le côté de la lorgnette qui rapetisse les objets n'est pas plus vrai que le côté qui les grossit.—ALPH. KARR.

La cause de l'instruction est la grande cause populaire ; c'est celle de nos institutions politiques ; c'est la cause nationale par excellence. Pour moi je ne l'examine jamais sans me sentir ému jusqu'aux larmes, en voyant si peu d'efforts faits pour le triomphe d'une si noble cause.—HONORÉ MERCIER.



VOIX DE LA VAGUE

Depuis deux jours, sur ses rivages,
Avec des aboiments sauvages,
La mer pousse ses flots hurlants :
Ils arrivent de loin, se pressent,
Se cabrent, menaçants, et dressent
Sur leurs couds glauques leurs crins blancs.

Pais, par grandes files, sans trêves
A l'assaut des rocs et des grèves
Ils courent sous le fouet du vent.
S'élançant furieux, s'éroulent
En retombant sur ceux qui roalent
Et les ramènent en avant.

Et de là montent des vacarmes
Tels, que si deux peuples en armes
S'entre-choquaient en un champ clos.
Il jaillirait vers les nuées
Moins de clameurs et de huées,
De blasphèmes et de sanglots....

Et moi, qui supplie à cette heure
Tout ce qui chante, crie ou pleure
Dans l'orchestre de l'Univers
De parler à voix haute et claire,
Je dis à la vague en colère :
" Conte-moi donc les maux soufferts."

Lors, coarquant sa crête en spirale,
La vague, avec un affreux râle,
Crache à mes pieds un caillou rond,
Le reprend encor, le repousse,
Fuit et revient à la rescousse,
La rage au cœur, l'écumé au front.

Puis ricanant : " Tu crois, poète,
" Dit-elle, que je m'inquiète
" Du sort des marins naufragés,
" Et que mes plaintes infinies
" De leurs farouches harmonies,
" Beroent ceux que j'ai submergés ?

" Détrompe-toi ! Je suis aveugle
" Et sourde et bête ; et si je beugle,
" C'est qu'un jour, pour me tourmenter,
" Ce caillou roula de sa cime
" Et que depuis mille ans je trime
" Vainement à l'y remonter."

FRANÇOIS FABLIÉ.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie. — Morale et philosophie proprement dite



La morale est la plus belle partie de la philosophie ; elle consiste principalement dans l'étude approfondie de la nature humaine et de ses attributs. *Noce te-ipsam*, connais-toi toi-même, voilà toute la science de la morale, et celle-ci donne alors à celui qui a fait cette étude le remède infail- lible pour combattre victorieuse-

ment et ses défauts et ses vices, en autant naturellement que sa volonté y participe. La morale ne demande pas seulement à l'homme de réprimer ses passions, mais aussi d'être bon et vertueux, en vue d'une vie qui sera éternellement heureuse ; aussi l'a-t-on définie avec raison la *Science de la vie, en vue de l'Éternité*.

La philosophie, elle, n'est pas seulement l'étude de l'homme et de ses passions, mais aussi et surtout celle des rapports constants de ses diverses facultés avec l'âme, et de l'union intime de ce principe de son être avec la Divinité.

Au XVII^e siècle, presque tous les écrivains, entre autres Corneille, Racine, Boileau, LaFontaine, prêchèrent dans leurs écrits une bonne et saine morale. Chez les prédicateurs, cette science de l'homme fut, pour ainsi dire, la première, celle à laquelle ils vouèrent tous leurs efforts, consacrèrent

tout leur génie ; ils suivirent, en cela, ce principe qu'énonça Fleury dans son *Discours sur l'histoire Ecclésiastique* : " Un prédicateur, disait-il, se doit regarder comme un véritable professeur de morale, et n'être point content qu'il en ait composé un cours entier et qu'il ne l'ait enseigné plusieurs fois."

D'autres se livrèrent tout spécialement à cette belle science de la morale, et publièrent sur ce sujet des ouvrages immortels qui, de tout temps, devront être regardés par les hommes comme des guides sûrs et expérimentés, servant à protéger leur marche dans le sentier difficile de la vie.

Nicole, dans ses *Essais de morale*, La Rochefoucauld, dans ses *Maximes*, La Bruyère, dans ses *Caractères*, et Pascal dans ses *Pensées*, donnèrent de grandes leçons de morale et cherchèrent à faire le bonheur de leurs semblables en exaltant la vertu et en méprisant le vice.

Quoique le XVII^e siècle ne fut pas un siècle philosophique, comme le XVIII^e, par exemple, il a cependant produit dans cette science des sciences plusieurs génies qui ont laissé des œuvres admirables.

Descartes fut le plus illustre parmi les philosophes du grand siècle ; le premier il déclara qu'il ne fallait pas seulement croire, mais aussi qu'il fallait penser. et en défense de sa nouvelle doctrine, il publia son *Discours sur la méthode*, qui exerça une si grande influence sur les lettres, au XVII^e siècle, et créa dans la philosophie une si grande révolution. D'autres, comme Gassendi, l'adversaire de Descartes, Lamy, Huet, Bayle, Antoine Arnauld, Robert d'Andilly Arnauld, Malebranche, Bossuet, dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et Fénelon dans son *Traité de l'existence de Dieu*, ont été, après Descartes, les philosophes les plus remarquables de la France à cette époque glorieuse.

Une institution qui a fourni le plus d'adeptes à la morale et à la philosophie proprement dite, au XVII^e siècle, fut celle de Port-Royal (1). Des pieux solitaires vivaient dans ce monastère, rappelant par leur vie édifiante la ferveur des premiers chrétiens. Parmi eux, Nicole, Pascal, les deux Arnauld, Lancelot, et bien d'autres, donnèrent un grand éclat à cette institution.

Lorsque le jansénisme parut, il trouva dans les docteurs de Port-Royal de très zélés partisans (2).

Pierre Bédard

(1) Ce couvent célèbre fut fondé au XIII^e siècle, et son existence jusqu'au XVII^e siècle fut des plus paisibles. En 1608, Angélique Arnauld, sœur d'Antoine et de Robert Arnauld, devint abbesse de ce monastère. Cette femme, qui était d'un grand caractère et d'une haute intelligence, entreprit courageusement la réforme de l'institution de Port-Royal des Champs, et par son travail infatigable et son activité extraordinaire, sut attirer près d'elle un grand nombre de personnes distinguées. Le couvent devint bientôt trop étroit, et fut transporté à Paris, en 1626. C'est vers cette époque que se réunirent près du couvent quelques pieux solitaires qui adoptèrent comme règlement celui imposé aux religieuses par la Mère Angélique.

Nicole, les deux Arnauld, Lancelot, LeMaistre de Sacy, furent les premiers religieux de Port-Royal, et Pascal vint bientôt les rejoindre, en 1655. Les *Messieurs* de Port-Royal passaient leur vie entre la prière et le travail ; gens d'une immense érudition, ils fondèrent des *Petites écoles* dont la renommée devint bientôt universelle, et pour lesquelles, Lancelot et LeMaistre de Sacy publièrent des *Méthodes* grecque et latine, une *Grammaire* célèbre, etc. Ce fut à propos de ces *Petites écoles* que naquirent des dissentiments entre les *Messieurs* et les Jésuites. Ces difficultés premières devaient bientôt s'accroître avec la querelle religieuse du jansénisme.

Les solitaires de Port-Royal furent chassés d'abord par Richelieu, mais ils revinrent presque aussitôt ; de nouveau persécutés, ils abandonnèrent finalement leur monastère en 1679.

(2) Cette trop fameuse querelle religieuse qui souleva au XVII^e siècle tant de bruit et de laquelle il nous est resté un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les *Provinciales* de Pascal, prit naissance en 1643, entre les *Messieurs* de Port-Royal, et les Jésuites. Un Jésuite espagnol, nommé Melina, dans un ouvrage intitulé *Concorde de la grâce et du libre arbitre*, avait soutenu que la grâce n'était efficace qu'en autant que la volonté humaine y participait ; Jansénius, évêque d'Ypres, en Hollande, se basant sur saint Augustin, combattit cette doctrine, et soutint au contraire, que Dieu était tout-puissant, et que par suite, aucune volonté humaine ne pouvait empêcher la grâce de se manifester efficacement à l'homme, lorsque le moment de cette grâce, fixé par Dieu, était arrivé. Jansénius, pour mieux se défendre, entreprit un grand

CURIOSITES SCIENTIFIQUES

Un peu d'ethnographie. — Usages et légendes de Pâques. — Le rouge-gorge et l'oiseau de Pâques. — L'histoire d'un épi de blé. — Une légende berrichonne. — Cravate rouge et ruban d'amour. — Le buis dans les chaudières du Morbihan. — Un arbre de deux mille ans. — Une coutume d'Alsace. — De l'antiquité dans le monde végétal. — La fin du chêne d'Autraye. — Une ville féerique et la fiole enchantée. — Le bourgeois d'amour.

Le blé est la plante-mère. Dans presque tous les pays son épi charmant et vénéré se mêle aux plus gracieuses traditions, aux plus touchants usages. Dans la riche Lombardie aux vastes champs de blé, le jeune homme qui, au printemps, recherche la main d'une jeune fille, attache un bouquet d'épis, relique champêtre des moissons passées, à la porte de sa maison.

C'est le samedi-saint, à la nuit tombante, que cette demande gracieuse et maette est formulée, aux regards de tous. C'est l'épi qui parle, qui sollicite, qui prie. Le jour de Pâques, si le bouquet a été détaché, c'est que le prétendant est agréé comme époux.

Dans les pays du Nord, le jour de Pâques, les enfants suspendent aux toits des maisons de petites gerbes de blé, gardées avec soin pendant tout l'hiver. Et aussitôt, les oiseaux du ciel se voyant servis, s'abattent comme une trombe sur les épis dorés.

La gerbe en est mouvante et toute grise. C'est plaisir de voir les oiselets se disputer à coups de bec les grains de blé. Il se trouve là des pinsons qui ont du salpêtre dans les pattes, des moineaux hardis comme des pages, des mésanges à collette blanche, des rouge-gorges cravatés de pourpre, des roitelets mignons, des chardonnerets vêtus d'écarlate et d'or. Tous, aux nouveaux rayons d'un soleil de fête, volent, trottent, beçoquent en gazouillant autour de la gerbe de Pâques leur joyeux *alleluia*.

En Normandie enfin, lorsqu'un enfant naissait pendant les fêtes de Pâques, son père s'en allait dans la grande des fermes choisir un bel épi de blé qu'il suspendait à son berceau.

Le blé ! toujours le blé ! L'épi c'est la richesse et le travail, c'est la paix, c'est la famille, c'est le foyer ; de même que Pâques est la plus grande et la plus belle fête de l'année.

N'est-ce pas un jour de Pâques que le rouge-gorge apporta le froment dans la vieille Armorique ?

Le paysan breton raconte que, dans le Finistère, habitaient des moines agriculteurs, infatigables au travail, mais désolés de ne récolter jamais que du blé noir. Dans leurs ferventes prières de chaque soir, ils demandaient à Dieu de vouloir bien faire germer dans leur pauvre domaine de beaux épis comme ils en avaient vu en Normandie.

Et voici qu'un jour de Pâques, au doux carillon des cloches chantant de leurs voix aériennes la résurrection de Jésus, un moine aperçoit un petit oiseau qu'à sa cravate rouge il reconnaît bientôt pour jean-rouge-gorge. De son bec, le gentil oiseau laisse tomber un grain de blé. De ce grain sort plus tard un épi magnifique qui s'élève au-

ouvrage en latin, l'*Augustinus*, mais cette œuvre ne fut publiée que deux ans après sa mort arrivée en 1638.

L'*Augustinus* fut entièrement accepté par les *Messieurs* de Port-Royal, qui se trouvèrent ainsi à continuer la lutte contre la doctrine du jésuite Molina ; de là se dessinèrent deux camps bien distincts, les Molinistes et les Jansénistes.

Le pape Innocent X condamna la doctrine de Jansénius, sur cinq PROPOSITIONS qu'on lui avait présentées comme se trouvant dans l'*Augustinus*, mais les *Messieurs* de Port-Royal prétendirent que ces cinq propositions condamnées ne se trouvaient pas dans le livre de l'évêque Jansénius, et déclarèrent qu'ils adhéraient entièrement à la doctrine de saint Augustin. La querelle alors s'envenima, à un tel point que l'on fut obligé d'intervenir de part et d'autre pour apaiser les deux partis, et les engager à tourner plutôt leurs efforts contre l'ennemi commun, le libre-penseur, qu'on appelait en ce temps religieux, le libertin. C'est par suite de cette entente entre une partie des Jansénistes et les Molinistes que Pascal, après n'avoir publié que quelques lettres contre les Jésuites, entreprit ce grand ouvrage, l'*Apologie de la religion chrétienne*, où il prétendait détruire une à une toutes les erreurs existant alors. La mort le surprit au milieu de ce travail gigantesque et il ne nous en est resté que quelques feuillets épars que ses amis réunirent et publièrent sous le titre de *Pensées*.

dessus des blés noirs comme dans les bois un beau chêne domine les taillis.

L'épi était fée. De ces grains dorés que sema le vent jaillirent plus tard d'innombrables épis et la pauvre Bretagne vit alors ses sillons arides se couvrir de blondes moissons.

* *

Encore le rouge-gorge que, dans le vieux Berri, on appelait autrefois, "L'oiseau de Pâques." Une légende est, sans doute, l'origine de ce nom charmant.

Une jeune châtelaine, plus belle que le jour, se mourait de langueur dans son manoir des bords du Cher et rien ne pouvait la guérir.

Ayant apprivoisé un petit oiseau qui se perchait, en gazouillant, sur sa main pâlie ou sur son épaule frissonnante, la douce châtelaine prit, un jour, dans ses cheveux un petit ruban que lui donna son fiancé partant pour de longs voyages.

Ce ruban d'amour, elle l'attacha au cou de l'oiselet ; puis elle mourut, le jour de Pâques, quand le Christ ressuscitait, quand tout renaissait dans les champs et les bois. Un glas funèbre pour joyeux carillon et un *De profundis* pour *Alleluia* !

Le même jour, le pauvre oiseau, troublé peut-être par sa douleur, perd le ruban de pourpre que sa maîtresse lui confia. Et c'était pitié de le voir chercher la faveur égarée, appeler d'une voix plaintive la jeune châtelaine, son amie.

Justement, par un beau soleil de Pâques, le bon Dieu se promenait lui-même, en compagnie de l'ange Gabriel, sur les bords du Cher, qu'il aimait tout particulièrement.

On sait que Dieu voit tout ; bientôt il aperçoit le malheureux oiseau qui s'avance tristement au milieu des paquerettes et des boutons d'or, cherchant en vain le ruban perdu.

Touché de sa fidélité et de sa douleur, le seigneur appelle le gracieux volatile et pose sur son cou le bout de son doigt tout-puissant. O miracle, dont l'ange Gabriel lui-même est émerveillé, le cou de l'oiselet se trouve aussitôt paré d'une cravate éclatante qui remplace le ruban de la morte.

Et c'est ainsi, raconte-t-on dans les veilles berriennes, que le rouge-gorge s'appelle aussi "oiseau de Pâques."

La riante fête de Pâques fleuries a également ses usages et ses légendes : quand Jésus fait son entrée triomphale dans Jérusalem, on jette sous ses pas des branches de palmiers et des rameaux de buis. Et quand le Galiléen expire sur la croix son dernier soupir vient s'éteindre sur les buis du Calvaire. Au même instant, le feuillage de l'arbrisseau devient à la fois sombre et luisant comme s'il était mouillé de larmes et, depuis ce temps-là, le buis, ami des lieux incultes et solitaires, incline sur les tombes ses rameaux, toujours verts, triple symbole de douleur, d'espérance et d'immortalité.

Mais le buis est aussi un symbole de triomphe et d'allégresse. Quant vient Pâques fleuries, ce sont des avalanches de rameaux verts dans les sanctuaires et les maisons.

A la campagne, les chaumières, les granges et les bergeries ont une croix de buis clouée au-dessus des portes.

On verdoie les christes jaunies et les alcôves rustiques après avoir jeté pieusement dans l'âtre les rameaux flétris de l'an passé qui pétillent dans la flamme et se changent en rameaux d'or.

En Bretagne, dans le vieux Morbihan, l'aïeule garde, dans un coin de son armoire en chêne, ces reliques des buis qui préservent de la grêle et de la foudre ; et elle compte les années de sa vie par ces rameaux, la branche flétrie ressuscitant dans la tombe, redevient aussi vert que l'herbe des prés.

* *

Terminons cette causerie ethnographique par "le chêne de Pâques." Cette grande merveille botanique, après une existence de plus de deux mille ans, disparut enfin de son antique berceau en 1868. Cet incomparable ancêtre du monde végétal se trouvait en Alsace, à Atrave-es-Chêne, près de Cernay.

Voici la poétique et curieuse origine de son nom de fête : Le lundi de Pâques, les jeunes filles du

pays s'en allaient furtivement au pied de ce vénérable patriarche cueillir une branchette, qu'elle plaçaient à leur chevet, dans une fiole remplie d'eau ; si le rameau venait à s'épanouir, la jeune Alsacienne devait se marier dans le courant de l'année. Si, au contraire, les bourgeons se desséchaient, c'était noce remise au printemps prochain.

Souvent, une main mystérieuse remplaçait dans la fiole en deuil la branchette fanée par un rameau vert. Grâce à cette supercherie galante, l'espoir renaissait dans l'alcove attristée et l'époux rêvé ne tardait pas à venir. Sans doute, le bonhomme de chêne n'y était pour rien. On le faisait mentir effrontément. L'essentiel, c'était que la jeune fille trouvât l'époux souhaité et elle le trouvait : il n'y a que l'amour qui sauve.

Parfois, dans la fiole maudite se succédaient les branchettes fanées de plusieurs printemps, et la pauvre fille délaissée montrait, en passant, le poing au vieux chêne prophétique qui, ayant essayé bien d'autres tempêtes dans sa carrière de deux mille ans, dédaignait cette injure de femme et continuait tranquillement à rendre ses oracles d'amour.

Le chêne de Pâques passait pour le plus énorme et le plus ancien de tous les arbres de notre vieil Occident. Quarante-cinq mètres de tour ! L'une de ses branches énormes, arbre elle-même, dépassait cinq mètres de circonférence. L'ombre que projetait ce géant des géants ressemblait à l'ombre d'une colline et l'aspect de sa coupole immense figurait la troublante image d'une forêt. Ce chêne féérique avait vu César, Charlemagne et Napoléon. Il avait vu s'envoler les aigles romaines et s'implanter dans les Gaules la croix du Nazaréen. Il avait vu naître et disparaître des empires, s'évanouir des races, s'écrouler le vieux monde, succéder des découvertes merveilleuses et, après tant de guerres, d'invasions, d'esclavage, de barbarie, de carnage et de misère, il avait vu s'épanouir le progrès, s'étendre la civilisation et ses vieux rameaux gaulois s'éclairer des rayons nouveaux de la liberté.

Voilà vingt-cinq ans qu'il n'est plus. Il se mourait de vieillesse et il fut abattu pour être vendu aux enchères. Sa bille prodigieuse donna 129 stères de bois marchand et l'une de ses grosses branches quarante stères de bois façonné ; trop grand pour tomber, il s'écroula, branche par branche, sous la hache, comme une antique citadelle s'émiette, sous les boulets, pierre à pierre.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir gardé dans les musées par de fantastiques dessins, et, le lundi de Pâques, les filles du pays ne s'en iront plus, à la nuit tombante, cueillir furtivement sur ses rameaux disparus le doux bourgeon d'amour.

FULBERT-DUMONTELL

LE NOUVEAU ROI DU DAHOMEY

(Voir gravure)

A propos du nouveau roi du Dahomey, M. le Dr Alquier, désigné pour aller servir à Abomey, envoie les intéressantes notes qui suivent :

"... Je ne sais pas si on a déjà envoyé en France des photographies d'Agoliagbo, le nouveau souverain. J'aurais eu garde, pendant mon séjour à Abomey, de manquer une si belle occasion de croquer une Majesté noire. A plusieurs reprises, le frère de Behanzin a bien voulu poser devant mon objectif, et je vous envoie le portrait qui m'a paru le plus ressemblant. Le roi est dans sa tenue de réception préférée : pagne en soie et satin multicolore enserrant les reins et remontant sur l'épaule gauche, où il est maintenu par le bâton royal ; toque blanche décorée sur le devant de trois cocardes superposées et, sur son pourtour, d'autres motifs en clinquant, et toujours, devant le nez, c'est horrible... maselière en argent. Il n'y a pas d'autre mot pour désigner cet ornement grotesque composé, à la façon d'une paire de lunettes, de deux branches s'accrochant d'un côté derrière les oreilles et supportant de l'autre une plaque en argent, percée de petits trous, véritable crible destiné, dans l'idée du roi, à empêcher les corps étrangers et les grains de poussière de pénétrer dans ses

angustes narines ! On peut dire que la longue et inévitable pipe à fourneau d'argent fait aussi partie de sa tenue, car Agoliagbo ne la quitte que très rarement pour fumer de méchants londrès dans un de ses fame-cirages aussi peu élégants d'ailleurs que nombreux.

"Agoliagbo doit avoir trente-cinq ans environ. Il est grand et solidement musclé. Sa démarche est aisée, presque fière. Il a le teint moins noir que la plupart de ses sujets. Mais, comme eux tous, il a les cheveux crépus, la barbe rare, la moustache nulle. Avec son front découvert et sa large face, sa physionomie, quoique peu attirante, n'a cependant rien d'inquiétant : mais que son front se plisse, que ses deux petits yeux s'allument, l'air de famille reparait, et l'on est bien tenté de changer d'avis. Il est constamment entouré de ses femmes favorites ; l'une lui présente le crachoir, l'autre, particulièrement empressée, lui chasse les mouches ou lui essuie la poitrine, d'autres sont préposées au port du parasol, à l'entretien des piques, etc.

"Malgré tout le cérémonial dont il s'entoure, Agoliagbo, dans ce palais en ruines de Simbodji, plein des souvenirs du terrible Behanzin, avec sa lugubre Tour des Sacrifices, m'a semblé une Majesté de peu d'envergure et de relief."

PRISONNIERS CHINOIS

(Voir gravures)

Les derniers combats entre les armées du Japon et de la Chine ont donné l'avantage aux troupes japonaises.

La ville de Ping-Yan, quartier-général des troupes chinoises, a dû capituler, et cette victoire met le royaume coréen tout entier aux mains du Japon.

Les Chinois étaient cernés par trois colonnes de troupes manœuvrant avec une grande précision, et qu'ils ne pouvaient fuir d'aucun côté sans rencontrer la mort, ils ont été pris, dit une version du combat, comme dans une trappe ; aussi, des régiments entiers se sont-ils rendus "en bloc," voyant l'inutilité d'une résistance. D'ailleurs, les Japonais étaient trois fois plus nombreux que leurs adversaires.

Les pertes chinoises, en tant que soldats tués, dépassent 2,500 hommes ; les prisonniers sont au nombre d'environ 15,000.

Ils vont être expédiés au Japon par groupes d'un millier d'hommes.

Notre gravure représente la marche d'un convoi de prisonniers aussitôt après le combat. La plupart portent la cangue, énorme collier de bois qui gêne tous leurs mouvements, qui les empêche de fuir ; d'autres sont chargés de chaînes. Le paysage est lugubre : des têtes plantées sur des pieux, des cadavres décapités.

Sur mer, les Chinois n'ont pas été plus heureux que sur terre ; plusieurs de leurs vaisseaux ont été coulés.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le beau sexe montre depuis longtemps une véritable passion pour le bracelet. N'en déplaise aux dames, l'hygiène voit d'un très mauvais œil cette surcharge d'anneaux précieux. Le bracelet peut devenir une cause de troubles circulatoires et amener une stase partielle du sang dans les mains. Si vous voulez absolument porter des bracelets, au moins qu'ils ne soient pas étroits ; surtout ne couchez jamais avec.

Pourquoi, chez la femme, cette rage de porter l'emblème de l'esclavage, quand elle demande à grands cris la liberté !

Il faut faire non ce qu'on a du plaisir à faire, mais ce qu'on sera content d'avoir fait.—A. VES-SIOT.

Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus intérêt à savoir.—E. SYL-VESTRE.



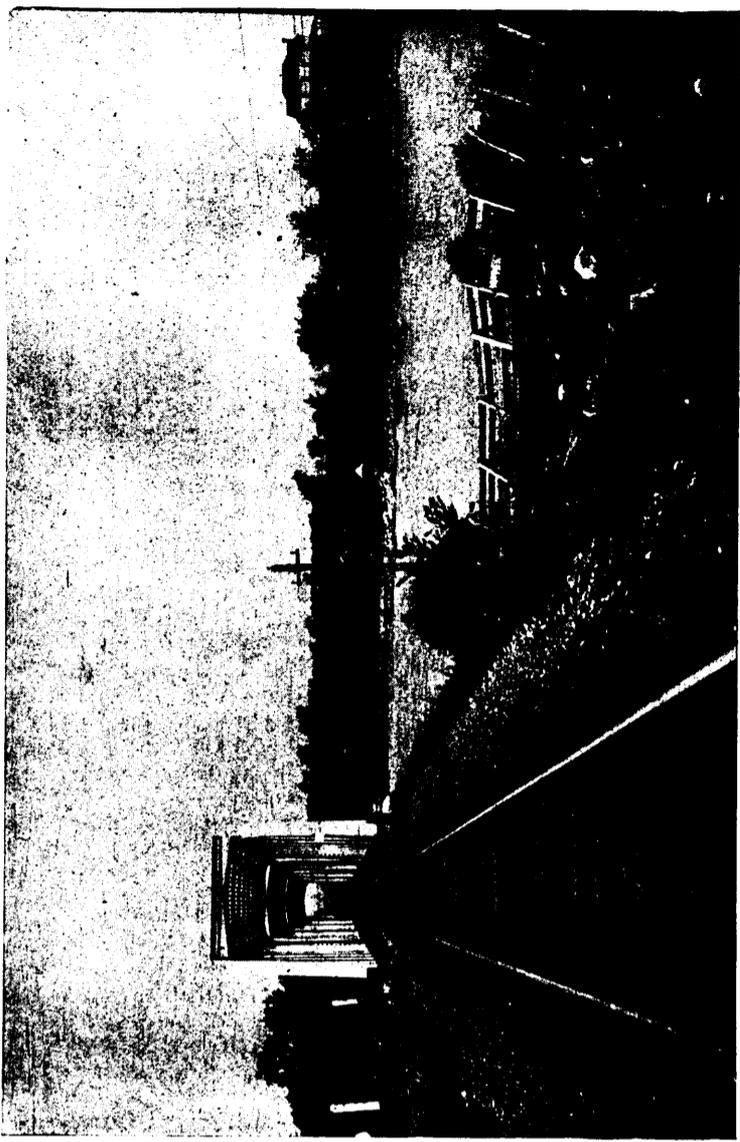
AGOLIAGBO, LE NOUVEAU ROI DU DAHOMÉY



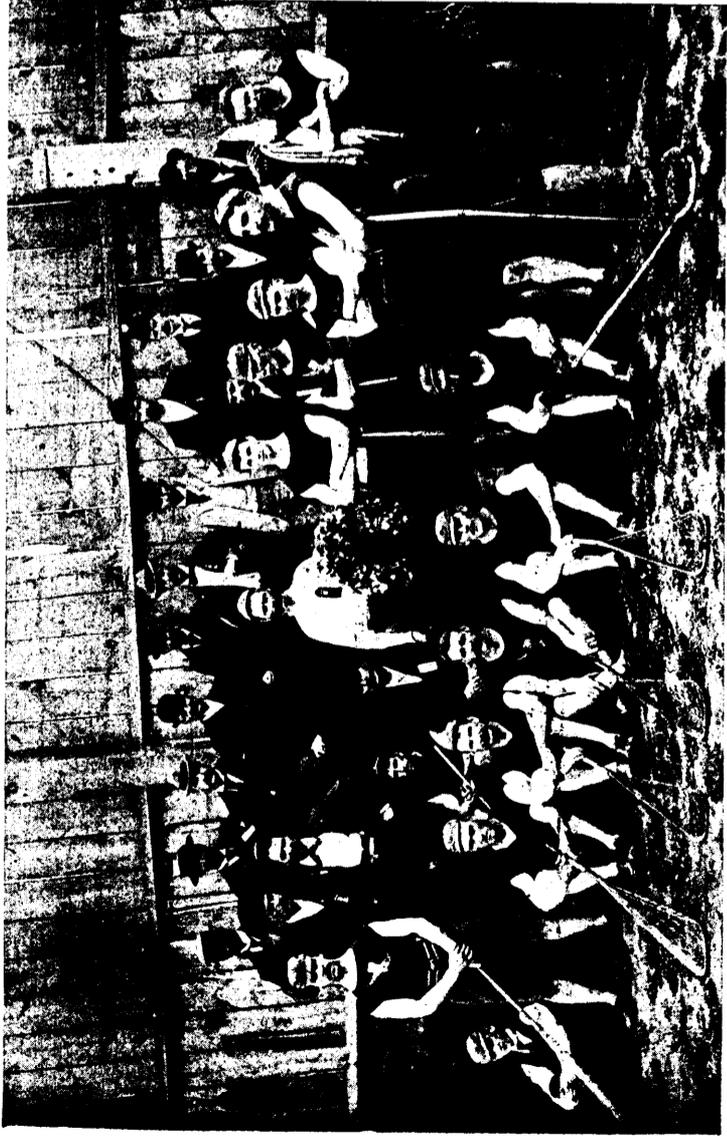
LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON—CONVOI DE PRISONNIERS CHINOIS



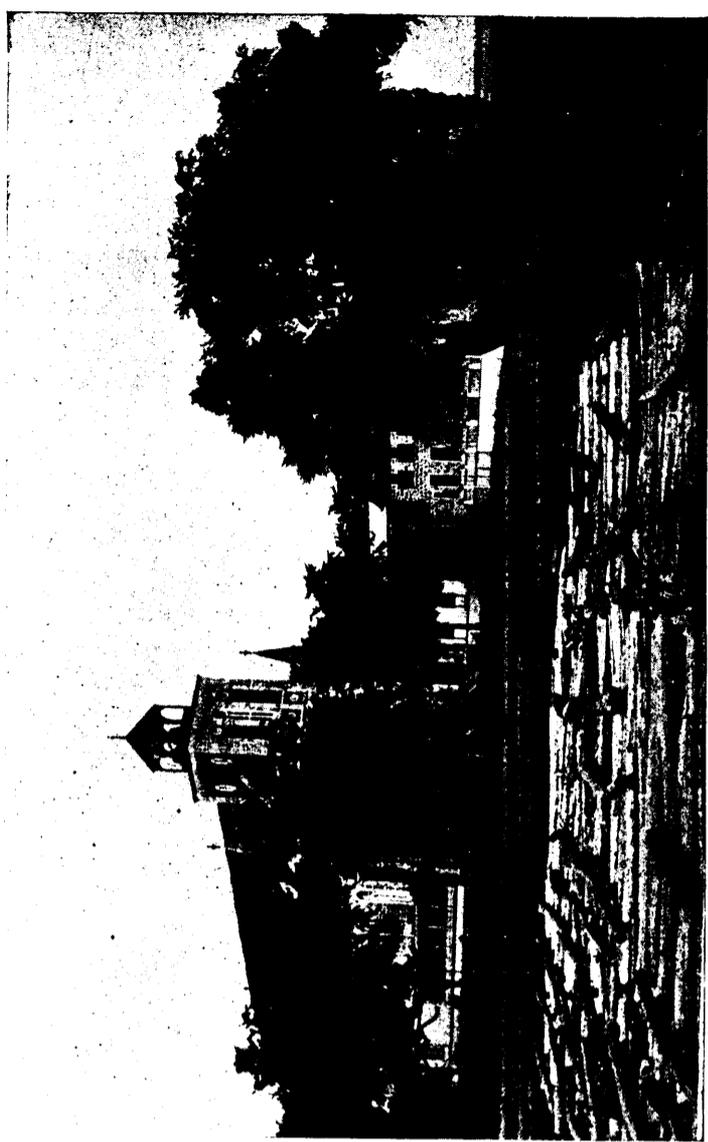
STE-ANNE DE BELLEVUE.—ÉCLUSE DU CANAL ET LE PONT DU GRAND-TRONC



STE-ROSE.—PONT DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE



LE CLUB DES SHAMROCKS, CHAMPION DE LA SAISON 1894



OKA.—ÉGLISE ET PRESBYTÈRE DES SULPICIENS

LE DIMANCHE DU TEMPÉRANT

I

Au temps où j'étais un buveur,
Qu'ils étaient tristes, mes dimanches !
Les oiseaux chantaient sur les branches :
Rien ne chantait plus dans mon cœur.
Quand paraissait l'aube vermeille,
Je maudissais ses flèches d'or :
Lourd des ivresses de la veille,
J'aurais voulu dormir encor....
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

2

La femme, seule à la maison,
Tremblait et dévorait ses larmes,
Des jurons étaient mes seuls charmes ;
Et des coups, ma seule raison.
Les enfants, ayant peur du père,
Se dispersaient tous au hasard,
S'envolaient tôt, revenaient tard....
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

3

La veille, mon travail payé,
Ma bourse était assez replète,
Mais à solder plus d'une dette,
Le gain devait être employé.
S'il restait quelque pièce blanche,
Le cafetier, avant le soir,
— On tombe, hélas ! par où l'on penche !—
L'avait serrée en son tiroir....
Aujourd'hui, plus d'argent dépensé le dimanche !

4

La nuit, quand j'avais, sur un banc,
Lâché le dernier camarade,
Au logis froid, sombre et maussade,
Je revenais en titubant.
On m'y faisait vilaine mine :
Moi, parfois, aggravant mon tort,
Je cassais tout dans la cuisine,
Puis je m'étendais, ivre-mort !....
Aujourd'hui, dans la paix, le saint jour se termine.

5

Aussi, vieil ivrogne sauvé,
Je te bénis, ô Tempérance,
Œuvre d'amour et d'espérance,
Qui de si bas m'as relevé
Debout le lundi dès l'aurore,
Je travaille, frais et dispos.
Chaque jour, je travaille encore,
Jusqu'au samedi sans repos....
Le dimanche, je joins mes deux mains et j'adore.

GRETCHEN

I



BAUMGARTEN est un joli village
des bords du Rhin, près de
Colmar, coquettement posée
sur une colline que baigne le
fleuve, d'où l'on aperçoit, ac-
crochés au flanc des monta-
gnes, les burgs antiques qu'ont
tant dépeints les admirateurs
des beaux sites. A l'ouest, les

Vosges dressent leurs hautes cimes, souvent cou-
ronnées de neige, tandis qu'au delà du Rhin, dans
le duché de Bade, se dessinent vaguement, comme
de fantastiques visions, les pics du Schwarzenwald
et les massifs boisés de la Forêt Noire.

Baumgarten est une de ces contrées ravissantes,
pleines de souvenirs, chères aux amis des légendes,
un pays "ruisselant de poésie et d'héroïsme," où
les conteurs et les poètes sont venus bien souvent
réver.

C'est la patrie de Gretchen Stoltz.

Une héroïne, cette Gretchen. Née à Colmar, où
son père était brigadier-forestier, elle était venue,
après sa mort, habiter avec sa mère le petit village
de Baumgarten. Gretchen avait alors dix-sept ans.
De longs cheveux blonds ombrageaient son char-
mant visage qu'éclairaient de grands yeux, d'un
bleu d'azar d'une douceur infinie. Sa beauté d'Al-
sacienne ne devait pas laisser indifférent le plus
riche négociant de la contrée, Ludwig de Berstadt,
Français de naissance, mais Allemand d'origine et
de cœur, capitaine dans la landwehr prussienne,
qui se disait descendant du dernier burgrave de
Mayence, cousin du roi de Bavière. Ni sa no-
blesse plus ou moins authentique, ni sa parenté

royale, ni ses richesses, n'eurent le don d'éblouir
la blonde Gretchen.

Il n'en fut pas de même pour sa mère, la vieille
Catherine Stoltz, qui crut voir dans l'anion proje-
tée le bonheur de son enfant. D'ailleurs, Lud-
wig était puissant et riche ; la jeune Alsacienne,
faible et pauvre, dut céder devant la volonté ma-
ternelle.

C'est ainsi que, contre son gré, sans amour et
presque de force, Gretchen Stoltz devint un jour
Gretchen de Berstadt.

II

Lorsque Napoléon eut déclaré la guerre à la
Prusse, l'Alsace pleura. Puis, quand les premières
larmes furent séchées, des bords du Rhin à ceux
de la Moselle, on organisa de la résistance en vue
d'une invasion étrangère. Tout ce que la vieille
Alsace, tout ce que la Lorraine comptaient
d'hommes valides courut à la frontière prussienne,
tandis que les femmes, les vieillards et les in-
firmes, en les accompagnant jusqu'aux portes des
villes, leur murmuraient des mots de courage et
d'espoir....

Gretchen, le premier jour, montra à son mari la
proclamation de guerre.

—Ludwig, dit-elle, le plus grand des fléaux s'a-
bat sur notre pays. Je n'essaierai pas de te débou-
rner de ton devoir, mais si tu dois verser ton sang,
que ce soit du moins pour la bonne cause, pour la
cause de la France, ta patrie d'adoption.

Le capitaine de la landwehr ne répondit pas
tout d'abord. Il considéra sa femme avec éton-
nement, murmura quelques paroles inintelligibles
et dit enfin d'une voix qu'il s'efforça de rendre
grave et presque solennelle :

—Un de mes aïeux, Gretchen, le comte Frédé-
ric-Albert, était burgrave de Mayence et parent
d'un ancien roi de Bavière. Il est mort en héros,
tué par une balle française. Mon grand-père et
mon père ont servi, en qualité d'officiers, dans la
garde prussienne. Ils sont morts après une vie
glorieuse, sur un champ de bataille, honorés de
tout ce que la vieille Allemagne comptait d'hommes
illustres et de patriotes, pleurés par le roi de
Prusse qui leur a fait élever des tombeaux magni-
fiques, dans le cimetière de Potsdam, pour immor-
taliser leur glorieux trépas. Mon père avait deux
fils ; mon frère, seul, tu le sais, a suivi la carrière
des armes, car ce métier m'eût bientôt déplu ;
amoureux de nos champs et de la liberté, j'ai pré-
féré rester libre et heureux à Baumgarten, avec
l'espoir d'y terminer mes jours. Mais je dois au-
jourd'hui rejoindre mon régiment, Gretchen. Je
suis officier dans la landwehr ; le devoir com-
mande, j'obéis, je ne veux pas que mes illustres
ancêtres sortent de leur tombeau pour me repro-
cher une lâcheté : ils veilleront, au contraire, sur
ma fortune, et je pars pour m'enrôler sous l'aigle
royale.

La pauvre Gretchen essaya, mais en vain, de
combattre ces arguments. Elle frémit d'horreur
à la pensée que son mari allait porter les armes
contre la France, blesser, tuer peut-être ses amis,
ses parents, ses frères. Elle tenta un dernier ef-
fort, versa une dernière larme ; et, prenant Lud-
wig par la main, en lui montrant les sommets
neigeux des montagnes de Suisse, ne prononça
qu'un seul mot :

—Fayons.

Ludwig de Berstadt secoua la tête sans répondre.
Il détestait profondément la France. De plus, il
ne chérissait que fort peu sa femme, qui ne lui
avait pas donné d'enfant. Sans écouter les sup-
plications de Gretchen, il partit en répétant :

—Je suis officier de la landwehr !

III

On l'a surnommée l'année terrible, cette année
où les soldats français eurent à lutter avec les élé-
ments et les balles prussiennes, où le froid, le
vent et la neige vinrent paralyser les mouvements
de ces braves ; et jamais surnom ne fut mieux mé-
rité !

On sait trop ce que fut cette guerre....

Nos défaites se succédèrent avec une fou-
droyante rapidité. Wissembourg, Wörth, For-

bach, théâtres de luttes gigantesques, virent cou-
ler à grands flots le sang humain que les vautours
et les corbeaux venaient à la nuit tombante, avi-
dement sucer.

Les Français, divisés en nombreuses armées,
mal préparés à cette guerre, tombaient par mil-
liers, sous les coups de l'Allemand vainqueur.

Mais après chaque défaite, quand l'odeur de la
poudre enivrait une génération nouvelle et rappé-
lait aux autres, —aux anciens,—le souvenir de nos
gloires passées, des jeunes gens de dix-sept ans et
des vieillards quittaient leur chaumière. Ils se
réunissaient sur les champs de bataille, au milieu
des cadavres de leurs frères, et, la main levée vers
le ciel, ils juraient de venger la France outragée.
Mal équipés, presque sans armes, mais l'espérance
au cœur, ils formaient un bataillon de braves, de
héros, et, s'exposant sans crainte aux coups de
l'ennemi, mouraient avec la satisfaction du devoir
accompli.

▲ Baumgarten, une violente explosion de pa-
triotisme éclata, même parmi les femmes, à l'an-
nonce de nos défaites. Gretchen Stoltz, déguisée
en franc-tireur, partit avec une poignée de braves.
Elle arriva devant Sedan en même temps que
l'armée impériale et l'on vit alors ce spectacle
grandiose et inouï des francs-tireurs d'Alsace se
jetant dans l'effroyable mêlée, avec les soldats de
Napoléon, conduits par une jeune femme de vingt
ans.

L'héroïne tomba, frappée d'une balle, dans les
bras de ses frères d'armes.

IV

Gretchen est étendue, très pâle dans son lit
blanc.

La mort voile déjà ses yeux à demi clos ; sa
poitrine oppressée se soulève lentement, tandis
qu'un murmure, un soupir, semble errer parfois
sur ses lèvres décolorées.

Le vieux prêtre de Baumgarten est en prières
dans la chambre de l'agonisante. Il vient de rem-
plir son ministère sacré et tout en serrant les
saintes huiles, il prie le Dieu des armées d'accor-
der pardon et miséricorde à la Française qui va
mourir pour son pays. Un infirmier d'un régi-
ment de ligne portant sur un brassard maculé de
sang la croix rouge de la convention de Genève,
essuie furtivement une larme, tout en essayant de
ranimer la vieille Catherine Stoltz qui, éperdue de
douleur, vient de s'évanouir.

Et près de la porte de cette demeure où le deuil
va bientôt entrer, les francs-tireurs de la Haute-
Alsace, les survivants de la grande bataille, jet-
tent un dernier regard à l'héroïne dont les beaux
yeux bleus vont se fermer à la vie pour toujours.

Soudain la porte s'ouvre, et Ludwig de Ber-
stadt paraît, en grand uniforme. Il s'arrête at-
terré, devant le spectacle navrant qui s'offre à ses
yeux ; il regarde avec émotion les francs-tireurs
de la Haute-Alsace dont les yeux sont voilés de
larmes, et embrasse sa femme en pleurant aussi.

Du front pâle de la blonde Gretchen découle
encore une goutte de sang, le sang de la blessure
que les Prussiens ont faite.

Il comprend tout, mais sa pitié soudain se
change en colère. Il se souvient que ces jeunes
gens, ces vieillards, cette femme, ont tué ses ca-
marades, ses amis, le colonel de son régiment ; il
retire alors de son dolman bleu un lambeau de
drapeau qu'il a arraché à la France et, le mon-
trant à l'agonisante, il s'écrie :

—Vainqueurs !

Gretchen a rouvert les yeux sous le baiser de
son mari. En le voyant pleurer, son cœur s'at-
tendrit ; elle oublie sa blessure, elle oublie la
mort, elle oublie le mal que Ludwig et les siens
lui ont fait : elle va pardonner. Mais le capitaine
de la landwehr lui montre à ce moment le drapeau
tricolore en le blasphémant.

Alors, d'un geste farouche, avec une vigueur
dont cette moribonde paraissait incapable, elle s'é-
lança sur Ludwig, lui arracha brusquement la pré-
cieuse relique.

—Lâche ! Lâche ! s'écrie-t-elle.

Gretchen embrasse avec frénésie l'emblème de la
France, mais son énergie farouche est de courte

durée. Elle retombe épuisée sur sa couche mortuaire en jetant à son mari un dernier regard chargé de haine, un dernier sourire à son drapeau : la blonde Alsacienne a cessé de vivre.

Et tandis que le vieux prêtre, penché sur la couche de l'héroïne qui n'était plus, récitait en tremblant le *De profundis*, l'âme de Gretchen montait vers le ciel, toujours pure, toujours Française... ses lèvres avaient gardé leur divin sourire dans l'immobilité de la mort, et les francs-tireurs d'Alsace, silencieux et navrés, priaient pour la jeune patriote dont les doigts crispés tenaient encore le drapeau de son pays...

Cependant au pied de la colline le Rhin mugissait toujours dans ses cataractes, les cloches de Baumgarten tintaient leur glas funèbre et la terre d'Alsace, désormais une terre étrangère, s'appêtait à recevoir dans son sein le corps de l'héroïne qui s'était fait tuer pour elle.

LOUIS COQUETON.

CHRONIQUES DES VOYAGES

CONGO FRANÇAIS

Le R. P. Garnier, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Mayumba, donne, dans une lettre adressée dernièrement à un prêtre du diocèse de Saint-Claude, des détails intéressants sur son apostolat dans l'Afrique équatoriale française :

Me voilà missionnaire des Noirs du Congo depuis bientôt deux ans ; je commence à perdre tout ce qu'il y a en moi d'européen, et chaque jour je m'efforce de me faire de plus en plus nègre avec les nègres : *omnibus omnia factus*..... Mayumba est mon nid, et je l'aime comme l'oiseau aime le sien. Situé à quelques kilomètres de l'Atlantique il est ravissant. Notre mission est perchée sur une petite montagne à une cinquantaine de mètres au-dessus de l'Océan. De chaque côté, de la verdure, des bois, des précipices ; nous avons une vue splendide sur la mer, les bateaux s'aperçoivent deux heures avant qu'ils ne touchent à Mayumba. La mission occupe un terrain qui a dû être complètement défriché. On a commencé par y envoyer quelques enfants, puis à bâtir des maisons en planches. Aujourd'hui la mission compte cent douze nègrillons que nous travaillons à convertir et à instruire. La propriété bien cultivée fournit largement à la subsistance de tout ce petit monde.

Un Frère indigène apprend l'alphabet aux plus jeunes et les forme au travail ; il est chef de culture dans les champs. Pour moi, je suis chargé de la direction morale de ces enfants, des catéchismes et de la classe pour les plus grands. Le R. P. Supérieur a la direction générale de toute la mission.

En Afrique, c'est toujours par les enfants que le missionnaire commence l'apostolat ; l'homme fait et le vieillard sont trop enracinés dans l'idolâtrie et le vice pour goûter les belles vérités de la religion ; à grand'peine, parvient-on à faire accepter le baptême aux personnes âgées.

Parmi nos enfants, une vingtaine sont des esclaves rachetés par le missionnaire ; le prix d'un esclave varie entre quarante et cent francs ; tous les autres nous ont été confiés par les familles, chez qui nous les avons quêtés. La mission les garde aussi longtemps que possible ; une fois sortis, ils tâchent de se marier, ce qui n'est pas facile, puisqu'il n'y a pas encore de jeunes filles chrétiennes dans le pays. Quant aux esclaves rachetés par la mission, ils trouvent plus facilement à s'établir avec les filles esclaves que nous avons arrachées à la servitude ; ainsi se forme un village chrétien. Le nôtre est commencé, avec un noyau de deux jeunes ménages chrétiens. Sur nos cent douze enfants, à peu près quatre-vingts sont baptisés ; une soixantaine ont fait la première communion. Tous ont un bon esprit, sont soumis et pieux ; tous les premiers vendredis du mois et pour toutes les fêtes, ils s'approchent des Sacraments. En classe, ils sont assez tranquilles. La tête est un peu dure ; toutefois les grands savent très bien écrire et font quelques dictées en français, sans beaucoup de fautes. Quand c'est l'heure d'aller aux champs,

il est intéressant de les voir se rendre au chantier avec entrain, manier la pioche et fournir tout le travail nécessaire à la culture des terres d'où nous tirons tout leur entretien.

Les sauvages de ces contrées sont assez doux, ils ne s'attaquent pas à l'Européen, parcequ'ils sont souvent en rapport avec lui ; aussi n'a-t-on pas beaucoup à craindre de leur part. Da reste, le représentant de la France est à la plage et le drapeau tricolore flotte sur le bord de l'Océan ; les Noirs savent que, s'ils ne respectaient pas l'Européen, ils pourraient recevoir quelques châtimements exemplaires ; ils viennent assez régulièrement vider leurs *palabres* devant l'administration française, Mais, comme tout est mystère chez ce peuple, il se passe des scènes terribles dans les villages, même dans ceux qui ne sont pas très loin du poste français ; des fêtes, des danses diaboliques, couronnées par quelques sacrifices humains ou quelques empoisonnements, en l'honneur de leur principale idole qu'ils appellent *Mboio* ; celle-ci n'est autre chose qu'un crâne humain placé dans une caisse ronde, à laquelle ils attribuent toutes sortes de vertus. Malheur aux profanes qui oseraient toucher cette idole ou simplement la regarder ; leur tête pourrait tomber sous le couteau du prêtre idolâtre. Les femmes et les enfants sont complètement tenus en dehors des cérémonies et des mystères qui regardent cette idole.

Voici comment se fait une fête en l'honneur de ce fétiche, c'est bien simple : les hommes, quand ils veulent boire, manger, s'amuser aux dépens des femmes, entrent dans la case du fétiche ou se tiennent au milieu du village ; on réunit tous les enfants du village environnant pour les faire chanter et danser en l'honneur du fétiche ; on leur fait faire toute espèce de grimaces, on leur fait peur, on leur inspire la crainte du fétiche.

Un noir initié aux secrets a une espèce de mirilton, et demande au moyen de cet instrument tout ce qu'il veut aux pauvres femmes qui se cachent et tremblent dans leurs cases. Il faut qu'elles s'exécutent et qu'elles donnent tout ce que le fétiche demande, car elles croient que c'est Mboio qui parle lui-même et malheur à elles si elles refusent : Mboio, leur dit-on, les tuera. Ces sauvages portent ce crâne dans la forêt, et là, font toutes sortes de diableries, ils multiplient les libations de *tafia* en son honneur ; enfin c'est un tapage toutes les nuits pendant des semaines entières.

On comprend que le démon est le maître de l'Afrique.

Tous, hommes et femmes, ont des fétiches ; il y en a pour donner la force au corps, d'autres pour guérir de certaines maladies, d'autres pour faire pousser les plantes, d'autres pour gagner des étoffes, pour tuer beaucoup de gibier, pour voyager en sécurité, pour gagner un procès, etc., etc.

Le noir est bien l'être le plus dégradé de l'humanité, et il faut avoir la foi pour aller vivre auprès de ces pauvres gens, se pencher vers eux pour leur apprendre qu'ils ont une âme et qu'il y a un Dieu infiniment bon qui peut les rendre heureux pour toujours dans son beau ciel. Ils ont une certaine connaissance d'un Etre supérieur à ce qu'il y a sur la terre ; mais c'est tout ; cet Etre leur fait peur.

Voilà quelques aperçus sur les mœurs des pauvres gens que je m'efforce de convertir ; les missionnaires peuvent venir en masse dans ces pays, ils auront toujours beaucoup de bien à faire. Combien d'âmes seraient sauvées s'il y avait plus d'ouvriers ! Le missionnaire qui sait que ses peines seront amplement récompensées est heureux ; malgré les privations, il est toujours gai.

Dans un mois je pense faire un grande excursion dans l'intérieur à trois ou quatre journées de marche, pour répandre la bonne nouvelle là où jamais le pied du missionnaire n'a foulé le sol, et pour racheter des esclaves et les ramener à la mission. Vive l'Afrique avec ses noirs ! N'oubliez pas ceux qui se dépensent pour Dieu et la France sous le climat de l'équateur.

Arithmétique enfantine :

Le père.—Si on te donne trois gâteaux d'une part et cinq de l'autre, combien en auras-tu ?
L'enfant.—J'en aurai... assez !

COMMENT INTRODUIRE LE BONHEUR DANS LA FAMILLE

Une des premières choses requises, c'est l'empire sur soi-même, spécialement en ce qui concerne le caractère et la langue. Il y a beaucoup d'occasions où la paix de la famille serait conservée si l'on se souvenait à temps de ce proverbe : " Le silence est d'or."

Maint effort indispensable à la conversation du bonheur paisible du cercle familial est de genre négatif, et consiste à réfréner un moment de rudesse, d'humeur, d'impatience, etc.

Il est de grande importance que la courtoisie soit strictement observée dans la famille. C'est l'huile qui fait glisser plus doucement les rouages de la vie. Insistez près de vos enfants pour qu'ils soient aussi polis les uns envers les autres que vis-à-vis des étrangers. Qu'avant tout le mari et la femme donnent l'exemple entre eux et les enfants les imiteront. Les amusements sains et honnêtes sont un des éléments du bonheur domestique, et, au premier rang, de ceux-là on peut placer la musique. Nous devons cultiver comme un art l'habitude de causer joyeusement et avec bonne humeur dans le cercle de la famille, et de laisser de côté les sujets irritants, sauf dans les cas de nécessité absolue.

Des plaisirs au dehors sont nécessaire pour compléter le bonheur à la maison. Il n'est pas bon de se séquestrer et d'enfermer toujours les enfants dans le cercle de famille. Ouvrez vos portes, afin qu'on vous les ouvre. Vous recevrez ainsi autant que vous donnerez, car vous élargirez le cercle de vos idées, de vos affections et de vos sympathies. La culture des fleurs est en même temps attrayante et saine pour le corps et l'esprit ; elle convient à la santé, car elle aide à aspirer l'air frais et pur et à jouir de la grande lumière.

Mais ce qui contribue avant tout au bonheur de soi et des autres c'est l'amour désintéressé, la patience, l'indulgence. Dans les civilisations de l'avenir les vies humaines vibreront comme un orchestre harmonieux dont la solidarité aura accordé les instruments pour produire une agréable symphonie.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Roux aux oignons.—Dans un grand nombre de sauces où il faut mettre de l'oignon, on met cuire celui-ci dans le beurre avant d'ajouter la farine. On laisse, selon le cas, l'oignon prendre couleur, ou on le retire du feu quand il est encore blanc.

Soupe au pain.—Coupez de petites tranches minces de pain ordinaire ou à café ; placez-les dans la soupière et arrosez les de bouillon chaud —au bout d'un quart d'heure, ajoutez le reste du bouillon et servez.

Beuf à la mode.—Prenez un morceau de cuisse, d'ailou ou d'entre-côte, piquez-le de lardons frottés de poivre et épices ; mettez le dans du beurre chaud, ajoutez un peu de bouillon ou de vin blanc et un verre d'eau-de-vie, deux carottes, cignons, laurier, sel et épices et un jarret de veau. Faites cuire au moins cinq heures à feu doux. Plus le bœuf est cuit, meilleur il est. Il se sert avec son jus ou sur une parée ou garniture de légumes préparés à part.

Pâte pour toute sorte de friture.—Après avoir délayé la farine avec un demi verre de vinaigre, lait et sel, on ajoute une cuillerée d'eau-de-vie et un œuf. On bat le tout en travers comme une omelette ; on laisse reposer pendant une demi-heure, puis, au moment de s'en servir, on ajoute la moitié d'un blanc d'œuf battu en neige. Cette pâte s'emploie pour toutes les fritures telles que celles de pieds de veau, de cervelles, de salsifis, etc. Pour les entremets sucrés, tels que les beignets, on la prépare de même, mais en supprimant le vinaigre.

AGRICULTURE

Il en est de l'agriculture comme des autres industries : elle impose à celui qui veut la mettre en pratique, des conditions d'aptitude. Ainsi, le premier devoir d'un débauché en agriculture, c'est de faire son examen de capacité. Si les circonstances forcent un cultivateur de se mettre à l'œuvre avant d'être à la hauteur de son rôle, il devra alors redoubler d'énergie, car c'est toujours une œuvre difficile que de faire son instruction en fait de culture en même temps que l'exploitation d'une ferme. Les travaux qu'elle nécessite sont bien lourds et parfois difficiles, quand le cultivateur est au-dessous de sa tâche.

À l'automne, au temps où les produits de culture sont plus en demande, le cultivateur doit se rendre compte, d'une manière exacte, quels sont les produits qui se vendent davantage et qui peuvent lui rapporter un plus haut profit. Le cultivateur, en établissant son plan de culture pour l'année suivante, devra choisir les plantes qu'il devra récolter sur sa ferme et le terrain qu'il destina à chacune des récoltes ; il produira ainsi ce que le marché exige ; il adoptera une culture rémunératrice qui aura aussi l'avantage d'augmenter la valeur de sa ferme sous le rapport de la fertilité et du grand rendement. C'est ainsi que le cultivateur trouvera le véritable moyen d'améliorer une terre déjà fortement épuisée.

Le cultivateur qui observe attentivement la marche de la végétation des plantes, vient petit à petit à se familiariser avec leurs besoins, et au lieu d'en contrarier la marche, il l'active davantage pour obtenir chaque année des récoltes de plus en plus abondantes. Par cette observation constante de la végétation des plantes, le cultivateur comprend pour ainsi dire le langage des plantes soumises à son contrôle et il ne risque pas d'épuiser ses terres.

Lorsqu'il y a diminution dans le rendement des récoltes, il faut une réforme dans le mode de culture suivi ; les petites récoltes que le cultivateur engrange chaque automne lui font comprendre que ses champs ont besoin d'être engraisés. Si le cultivateur s'obstine à être indifférent à ce sujet, les récoltes diminueront d'autant.

Il y a des cultivateurs qui n'ont d'autre ambition que d'agrandir leurs terres qui ne sont jamais assez grandes à leur guise. Pour cette raison, le cultivateur et les ouvriers de ferme sont tellement surchargés d'ouvrage qu'ils en négligent la plus grande partie.

Les cultivateurs qui comprennent que le principal objet du travail n'est pas autant de gagner de l'argent que de se procurer les moyens d'améliorer leur culture et de jouir du confort compatible avec leur état, savent réussir mieux que les industriels avec un capital d'égale valeur. Car ils consacrent leur temps et leurs économies à améliorer davantage leurs terres chaque année et qu'ils agrandissent suivant les moyens qu'ils possèdent pour profiter plus avantageusement des travaux de culture toujours appropriés aux récoltes.

On nous annonce de la campagne que les patates pourrissent beaucoup cette année, et celles que l'on va encaver seront exposées à subir le même sort.

Il y a un moyen bien simple et bien sûr de prévenir cette perte, c'est d'étendre de la chaux sur les patates en les encavant, dans la proportion d'un plat (un pot) pour 100 minots. Avec ce moyen, on peut sans crainte encaver les patates, quand mêmes elles seraient humides. Depuis vingt ans je suis ce procédé, dit un cultivateur bien connu, et je n'ai jamais tiré de ma cave une seule patate gâtée. Bien plus, il m'est arrivé assez souvent de trouver des patates qui avaient été encavées à demi gâtées ; eh bien ! cette partie gâtée était devenue noire et dure comme fer, et l'autre partie était restée parfaitement saine.

Ce procédé, qui est aussi sûr que simple, peut rendre de grands services. Qu'on l'essaye.

NOTES ET FAITS

Jugements littéraires

Un auteur a comparé les critiques aux petits vins dits de *pays*, qui ne peuvent jamais faire un bon vin, mais qui peuvent faire un excellent vinaigre.

* * *

Histoire des impôts

—Comment pouvez-vous supporter les impôts dont le prince vous accable ? disait-on aux sujets d'un duc de Savoie.

Les Savoisiens répondirent :

—C'est que nous ne sommes pas tant fâchés de ce que le duc nous enlève que reconnaissant de ce qu'il nous laisse.

* * *

Récompenses publiques

Napoléon Ier avait imaginé l'institution des prix décennaux pour forcer le public de s'occuper d'autre chose que de ses campagnes. Toutes les ambitions déchainées amenèrent entre les rivaux des explications vives, des apostrophes indécentes, des épithètes grossières. Des hommes de lettres qui avaient été oubliés jusqu'à ce moment firent retentir les journaux de leurs plaintes et de leurs invectives ; c'était un spectacle, et la galerie riait aux dépens des acteurs. Napoléon demanda un jour à M. de Bougainville ce qu'il pensait de cette petite guerre, et celui-ci répondit à l'instant :

—Sire, autrefois on faisait battre les bêtes pour amuser les gens d'esprit ; et aujourd'hui on fait battre les gens d'esprit pour amuser les bêtes.

* * *

Etats de service de Napoléon

Né à Ajaccio, le 15 août 1769. Nommé :

	Ann.	Mois.	Jours.
Lieutenant le 1er sept. 1785.....	6	5	5
Capitaine le 5 février 1792.....	1	8	13
Chef de bataillon le 18 octobre 1795.....	—	3	18
Général de brigade le 5 février 1794.....	1	7	29
Général de division en chef le 4 octobre 1795.....	4	1	4
Premier consul le 9 novembre 1799.....	4	6	9
Empereur le 18 mai 1804.....	9	10	27
" le 20 mai 1815.....	—	3	2

CAMPAGNES

1793, siège de Toulon.
1794, a armé les côtes de Provence et de Gênes.
1795, 1796, 1797, à l'armée d'Italie.
1798, 1799, en Egypte.
1800, 1801, 1802, en Piémont et en Italie.
1803, 1804, au camp de Boulogne.
1805 et vendémiaire an XIV, en Autriche.
1806, 1807, en Prusse, en Pologne.
1808, 1809, en Espagne.
1809, en Autriche.
1812, en Russie.
1813, en Allemagne.
1814, en France.
1815, en Belgique.
25 campagnes, y compris vendémiaire an XIV.

BLESSURES

Le 24 octobre 1795, au siège de Toulon, coup de baïonnette à la cuisse gauche.

Le 23 avril 1809, à Ratisbonne, blessure au talon.

Mort le 5 mai 1821, à Sainte-Hélène, à 51 ans, 8 mois et 23 jours.

* * *

L'officier et Fénélon

Pendant la guerre de la France contre la Hollande, sous Louis XIV, un brillant officier de l'armée française se trouvant à Cambrai vint trouver Fénélon et lui dit :

—Monsieur, je vais rencontrer l'ennemi sous peu de jours. Avant la bataille, je me sens vivement porté à vous faire l'aveu de mes fautes ; mais je désirerais entendre, de votre bouche éloquente,

les preuves qui établissent la divinité de la confession.

—Je le veux bien, Monsieur, répartit l'affable prélat ; néanmoins, comme en toutes choses il est naturel de prendre le chemin le plus court, confessez-vous d'abord, et peut-être qu'après avoir fait cette action, vous voudrez bien me dispenser des preuves.

—Mais le procédé est empirique, balbutie timidement le jeune homme, s'il faut pratiquer la confession pour connaître les motifs de se confesser.

—Cela peut-être ainsi en théorie, ajoute le pieux archevêque ; mais croyez que c'est, en fait, d'une efficacité certaine. Cédez donc à mon âge et à mon expérience, si ce n'est pas à votre conviction, et supposez qu'à la fin vous jugiez à propos de me faire grâce de toute discussion, nous aurons, l'un et l'autre, gagné deux heures dont nous devons compte, vous à l'Etat, moi à l'Eglise.

Vaincu par les accents de cette bouche d'or, l'officier s'agenouilla. Entre lui et le saint pontife, s'établit un colloque mystérieux que Dieu couvrit de tout l'amour qu'il porte aux enfants prodigues rentrant sous le toit paternel. Quand la confession fut terminée, le pénitent pleurait, et le confesseur, l'attrayant sur sa poitrine :

—Eh bien ! lui dit-il, voulez-vous que je vous démontre l'utilité de ce que vous venez de faire ?

—Non, monseigneur, répondit le jeune homme en sanglotant, j'ai mieux fait que la comprendre, cette utilité, je l'ai sentie.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon financier. On parlait du banquier X. qui, de chute en chute, a fini par devenir cocher de fiacre.

—Parbleu, fit Aurélien Scholl, l'habitude de rouler ses clients !

* *

Une petite question :
—Quelle différence y a-t-il entre une rose et un appartement ?

—? ! !
—Il n'y en a pas ! Quand une rose s'ouvre, ELLE ÉCLOT, et quand un appartement est fermé, lui aussi IL EST CLOS !

* *

M. et Mme Dupiton ont invité quelques amis à la campagne.

—Soigne le dîner, hein, fait Dupiton, pour une fois.

—Soigner le dîner, crie madame, allons donc ! Ils reviendraient !

* *

Compliments délicats :
—Oui, je l'avoue : je n'ai pas beaucoup changé, monsieur, et je vais vous le prouver en vous montrant le portrait qu'un photographe a fait de moi quand j'étais jeune fille.

—Ah ! la photographie était déjà inventée !

* *

Duplameau est désolé : sa femme n'est pas rentrée depuis deux jours. Il se rend à la Morgue : on lui montre plusieurs cadavres.

—Voyons, à quel signe pouvez-vous la reconnaître ?

—Oh ! monsieur, dit-il c'est bien simple : elle était sourde !

Le *Pater*, est un des plus jolis essais littéraires faits par François Coppée, de l'Académie française. Afin de le populariser au Canada, on en a publié une édition à 10 cents. G.-A. & W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

Cette semaine, on joue au Théâtre Royal *Ivy Leaf*. Les journaux de Philadelphie font les plus grands éloges de cette pièce populaire. Rien n'y manque, les costumes et les effets scéniques sont à la hauteur du drame, et nul doute que la foule s'empressera d'accourir pour entendre une pièce favorite et très aimée du public Montréalais. M. Smith Kerrigan, dans la personnification de Murty Kerrigan, remporte un beau succès.

GALERIE BOHIQUEENNE

LES FONDATEURS DU CLUB D'ECHECS CANADIEN-FRANÇAIS

La fondation du premier club d'échecs Canadien-Français de Montréal, en 1891, a été tout un événement dans le monde échiquéen de la province. Jusqu'alors, les races étrangères avaient cru que les descendants de la vieille France éprouvaient de la répulsion pour le plus scientifique des jeux.

Le fait est que les amateurs nationaux étaient peu nombreux, et, comme ils ne se connaissaient pas, qu'il n'existait aucun lien, aucune cohésion entre eux, cette science progressait lentement malgré le dévouement de quelques joueurs.

Voyant cela, quatre jeunes patriotes, émus de cet état de choses, s'abouchèrent avec M. O. Trempe qui, par la voie des journaux, avait travaillé à la propagation des Echecs, et résolurent de fonder un club d'amateurs afin de pouvoir travailler plus efficacement par l'union, puisqu'elle donne la force.

Ils réussirent pleinement et les résultats ont été magnifiques, car de ce centre sont sortis de bons joueurs, de ce centre est partie l'idée de fonder d'autres clubs similaires qui font un bien immense pour notre cause. L'on peut maintenant affirmer que les Echecs sont définitivement implantés parmi nous. C'est à ce titre principalement que nos amis ont droit de prendre place dans notre galerie échiquéenne.



E.-Z. MASSICOTTE



J.-N. MARCIL

E.-Z. MASSICOTTE, notre collaborateur, est le promoteur.

Étudiant en droit et journaliste, celui qui fait le sujet de cette notice, quoique jeune, a une carrière assez remplie. Il est l'auteur d'une histoire dont nous avons donné une biographie et membre de l' " Académie littéraire musicale et artistique de France ". Il a été président du Cercle Molière ; l'un des fondateurs et ministre des finances du Parlement Modèle ; vice-président des étudiants en droit de l'Université Laval ; secrétaire de l'association Saint-Jean-Baptiste, section Sainte-Cunégonde, et secrétaire-archiviste de la cour Saint-Roch, I. O. F. Né à Montréal, le 24 décembre 1867.

Comme joueur il est de force moyenne, car ses nombreux travaux ne lui permettent pas l'étude du jeu, mais c'est un ardent propagateur qui a fait de nombreux prosélytes.

J.-N. MARCIL fut le premier des membres du quatuor à étudier le jeu. Dès qu'il eut une connaissance suffisante il l'enseigna à ses amis, mais comme le précédent ses travaux ne lui permirent pas de consacrer le temps voulu pour devenir aussi fort qu'il l'aurait voulu.

M. Joseph-Nazaire Marcil est né, à Montréal, le 9 septembre 1867. Il a été l'un des fondateurs de la garde archiépiscope dans laquelle il parvint au grade de sous-lieutenant. Membre de l'académie d'escrime, il obtint de jolis succès, tant au fleuret qu'au tir au pistolet. M. Marcil est actuellement membre de la " Société sténographique des Deux-Mondes " et sténographe officiel dans la province de Québec. Il a été secrétaire-général des sténographes officiels de la province lorsque s'est agité le projet d'une association des membres de cette profession. Ecrivain caustique, maniant la plume avec aisance, l' *Escrime Française* l'a nommé son correspondant en Canada.



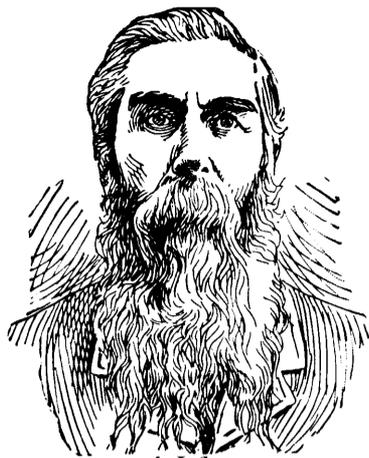
R. TOURANGEAU



A. GIROUX

RAOUL TOURANGEAU est né à Ottawa le 6 mars 1868, mais ses parents vinrent demeurer peu après dans la métropole, en sorte qu'il est bien Montréalais. En 1883, il entra chez MM. Morgan & Cie, où il a fait son chemin et mérité l'estime de ses patrons. Aujourd'hui, il est le correspondant de cette importante maison. M. Tourangeau est président du Cercle Ville-Marie (Alliance Nationale) ; ancien chef forestier de la Cour Ville-Marie I. O. F. ; ancien secrétaire-correspondant du Club d'Echecs ; ancien membre du fameux chœur des Montagnards et organisateur de la visite de l'ex-champion Steinitz à notre club. M. Tourangeau est l'un des forts joueurs canadiens-français.

ARTHUR GIROUX naquit le 4 juillet 1869, en cette ville. Comptable de profession, il est à ses heures littérateur charmant, mais ne se fait pas lire assez souvent toutefois. Il fut l'un des fondateurs et secrétaire-archiviste de la cour Jacques-Cartier I. O. F. si je me rappelle bien. Joueur patient et méthodique il fait un adversaire difficile à vaincre.



A. Leflar.

**Résultat d'un
Rhume Négligé.
LES POUMONS ATTAQUÉS,**
**Le Pectoral-Cerise
d'AYER**

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager, Guéris en prenant

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri." —A. LEFLAR, horloger, Orangeville, Ont.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine commençant le 15 octobre.

LUNDI
MARDI
MERCREDI } **LA BELLE HELENE**

Opéra-bouffe en trois actes d'Offenbach, le grand succès de la semaine dernière ; Mlle Degoyon, Hélène ; M. Bouit, Paris ; MM. Milo, Giraud et une forte distribution.

JEUDI, (soirée de Gala)
VENDREDI
SAMEDI SOIRS } **Mamzelle Nitouche**

La délicieuse opérette en quatre actes d'Hervé. Denise, Mme Boit ; Célestin Floridor, M. Giraud ; aussi M. Milo, le major ; et M. Bouit, Champlatreux.

SAMEDI en mati. ée } **Le Grand Mogol**

Pris des places — Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication " Le Secret d'une Tombée "



DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated original paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, EAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—A quoi pense-t-il ? A sa mère, oui, à sa mère ! Pourquoi donc la malheureuse, après tant d'années écoulées, est-elle venue se placer entre mon fils et moi et troubler notre tranquillité ?

Le sculpteur n'avait pas eu besoin de voir cette femme inconnue, qui avait veillé au chevet de Paul dans la chambre d'hôtel de Bougival, pour être convaincu que c'était Léonie, revenue à Paris, quand il la croyait encore au delà des mers.

Depuis, en observant Paul, il avait pu se convaincre aussi que le jeune artiste pensait souvent à cette femme, qui lui avait témoigné un si vif intérêt ; sans doute il lui était venu à l'idée qu'elle pouvait être sa mère.

Pendant le premier mois qui avait suivi le drame de Bougival, Lebrun avait été très anxieux, constamment sur le qui vive, s'attendant à quelque tentative audacieuse de sa femme ; puis, voyant qu'elle gardait le silence, restait cachée, évidemment sous un faux nom, il s'était un peu rassuré, en se disant :

—Elle a peur, elle n'osera rien faire.

Et c'est pour éloigner de l'esprit de son fils la pensée de sa mère qu'il lui avait conseillé ces excursions, ces promenades aux environs de Paris dont nous connaissons le résultat, lequel était tout différent de celui que le sculpteur avait espéré.

Paul était devenu amoureux de Georgette et n'avait point pour cela cessé de penser à sa mère.

Tout de suite après le déjeuner, le jeune homme monta dans sa chambre et remplaça son costume d'artiste par un vêtement de ville d'une parfaite élégance.

—Tiens, fit Lebrun, quand Paul reparut devant lui, prêt à sortir, est-ce que tu ne vas pas aujourd'hui à la campagne ?

—J'en avais eu l'intention, en effet, mon père, mais j'ai changé d'idée.

—Je le vois. Ainsi tu vas faire des visites ?

—Oui, mon père.

—Chez qui vas-tu !

—Je vais voir d'abord Mme Villarceau et Mme Delteil, répondit Paul sans se troubler.

—Et ensuite ?

—Ensuite, mon père, je ne sais pas, je verrai ; je consacre mon après-midi à des visites obligées.

—Tu fais bien, car tu négliges un peu tes connaissances. C'est ce que me disait dernièrement M. le docteur Delteil ; il se plaignait doucement de tes trop rares visites ; ton ami Lucien lui-même ne te voit presque plus.

—Lucien est comme moi, mon père, très occupé.

—C'est ce que j'ai répondu au docteur ; et puis je lui ai dit que tu n'étais pas encore habitué à l'atmosphère de la ville, que dans l'intérêt de ta santé tu avais besoin de l'air vivifiant des champs et des bois, et que tu éprouvais un grand bien être à visiter successivement tous les environs de Paris, où tu faisais une riche moisson de croquis et de dessins pour tes albums.

Il est vrai, mon ami, que tu avais et que tu as encore besoin de distractions ; tes promenades à la campagne te font beaucoup de bien ; cela se voit dans la clarté de ton regard, dans l'expression de ta physionomie ; j'en éprouve une grande satisfaction.

Le jeune homme eut un sourire indéfinissable.

—Mais, poursuivit Lebrun, je serais plus heureux encore si, trop souvent, je ne voyais pas sur ton front quelque chose de sombre ; il me semble alors que tu ne te trouves pas bien auprès de ton père.

—Oh ! mon père, ne croyez pas cela ! protesta Paul avec un accent énergique.

—Je sais que tu as de l'affection pour moi, mon cher enfant.

—Je vous aime comme vous avez le droit d'être aimé de votre fils, avec le plus vive tendresse.

—Paul, dans n'importe quelle circonstance, ne l'oublie jamais, ton affection est ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est ma vie.

—Mon père ! prononça le jeune homme très ému.

—Oh je n'ai pas à me plaindre de toi, mon ami, tu as toujours été le meilleur des fils et tu ne sais pas comme tu me rends fier. Mais je te le répète, parfois je m'attriste ; tu as des préoccupations qui m'inquiètent et je me demande quelles peuvent être les pensées qui t'obsèdent.

—Mon père, répondit Paul, souriant, il n'y a rien dans mes pensées, rien, croyez le bien, qui soit de nature à vous alarmer. Ah ! il ne faut pas m'en vouloir si, quelquefois, je pense un peu au passé et si je songe beaucoup à l'avenir.

Lebrun plongea son regard dans les yeux de son fils, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de sa pensée. Puis un peu brusquement :

—Va, Paul, mon ami, dit-il, va faire tes visites.

Le jeune homme prit congé de son père. Il alla à la plus proche station de voitures de place où il prit un coupé qui le conduisit à Passy. Il ne resta pas plus de vingt minutes avec Mme Villarceau et Mme Delteil. Il

remonta dans son coupé en disant au cocher de le conduire rue Lafayette, à l'angle de la rue de la Chaussée d'Antin.

La voiture s'arrêta où il avait dit ; il mit pied à terre, paya le cocher et, lentement, monta la rue, cherchant du regard la boutique dont l'enseigne était, lui avait dit son ami Albert, *A la Pensée*.

Bientôt il se trouva devant le magasin d'objets d'art, qui offrait aux yeux un étalage de véritables merveilles. Mais il ne jeta qu'un regard distrait sur toutes ces choses recherchées par les collectionneurs. Il éprouvait, on le comprend, une violente émotion.

Il respira avec force et, ayant repris son sang-froid, il ouvrit la porte et franchit le seuil.

—Que désirez Monsieur ? lui demanda Elisabeth s'avançant vers lui avec son plus aimable sourire.

—Je désire parler à Mme Prudence.

—A elle-même ?

—Oui, à elle-même.

—Pour un achat ou une vente.

—Pour une chose très sérieuse, mais tout à fait étrangère au commerce,

—Eh bien, monsieur, veuillez me suivre.

Elisabeth ouvrit la porte du salon de sa maîtresse et dit :

—Madame c'est un jeune homme qui désire vous parler.

V.—LA MÈRE

—Un jeune homme ! répéta la marchande à la toilette, en se dressant debout.

Paul entra dans le salon et la porte se referma derrière lui.

Il était devant sa mère. Oh ! il ne pouvait plus douter c'était bien sa mère, il la reconnaissait, il retrouvait dans sa mémoire les traits de cette mère qui, lorsqu'elle rentrait le soir, souvent très tard, se penchait sur son lit d'enfant pour lui mettre un baiser sur le front.

La mère, elle aussi, avait tout de suite reconnu son fils. Pâle, immobile, les yeux démesurément ouverts et toute tremblante, elle le regardait, éperdue, n'osant ni faire un pas vers lui, ni prononcer un mot.

Elle attendait, haletante, qu'il parlât le premier. Mon Dieu ! qu'allait-il lui dire ?

Cependant, machinalement, inconsciemment, elle ouvrit ses bras.

Peut-être était-ce ce que Paul attendait car, aussitôt, il laissa échapper de son cœur ce cri :

—Ma mère

Et il s'élança au cou de la malheureuse, depuis si longtemps sevrée des baisers de son fils.

Au cri de Paul elle n'avait eu que le temps de répondre :

—Mon fils, mon fils bien-aimé !

Sous les baisers du jeune homme, qu'elle n'avait pas osé aller trouver, mais qui venait à elle, comme attiré par l'amour maternel, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

En même temps, sur les joues de la mère et du fils grésillaient les baisers

Ah ! comme ils se dédommageaient de leur longue séparation !

Rien ne saurait rendre l'émotion de cette scène touchante. Ce n'était pas une froide étreinte, que celle de ces deux cœurs, de ces deux âmes qui venaient enfin de se rapprocher.

Ainsi le fils pardonnait à la femme coupable ; si bas qu'elle fût tombée, son fils la relevait ! Et à cette pensée que le pardon du père suivrait celui du fils, le rayonnement du bonheur éclatait dans ses yeux et sa physionomie reflétait une noble fierté, une beauté morale qu'on ne lui avait jamais connues.

Oh ! ce n'était pas une comédie qu'elle jouait, elle était sincère ; à cette heure il ne restait rien en elle de l'intrigante, de la femme vénale.

Quelques jours auparavant elle s'était donnée une combinaison louche et avait conclu une sorte de marché avec un misérable, un bandit ; sans doute, l'esprit du mal n'était pas étouffé en elle et plus tard encore, fatalement, elle subirait l'empire de ses mauvais instincts.

Mais, à ce moment, elle était tout entière à son amour maternel, elle s'y absorbait. De même que certains métaux en fusion rejettent toutes les scories impures, de même l'amour maternel élevait momentanément l'âme de Léonie au-dessus de tous les calculs méprisables.

Ils s'étaient assis sur le canapé, l'un près de l'autre. Elle tenait les mains de Paul dans les siennes et le dévorait des yeux.

—Laisse moi te regarder, lui dit-elle, te regarder longtemps ; vois-tu, il me semble que je passerais des journées entières, comme nous sommes en ce moment, sans pouvoir me lasser de te contempler. Oh ! qu'il est doux, le ravissement de mon âme ! Il y a longtemps, bien longtemps, va, que je rêvais ce bonheur sans oser l'espérer. Il est si grand, si inattendu, que je me demande encore si je suis bien éveillée.

Mais oui, c'est toi, mon Paul, tu es près de moi, tes mains sont dans les miennes, je vois dans tes yeux des larmes de joie, tu me souris et j'ai senti ton cœur battre contre ma poitrine et tes baisers m'ont rajeuni.

—Tu es beau, mon Paul, oh ! oui, tu es beau ; c'est ainsi que je te voyais quand tu n'étais encore qu'un enfant ; l'intelligence brille dans ton regard ; on devine sous ton front la pensée ardente des hautes conceptions ; sur ton visage se reflètent la bonté de ton cœur, la beauté de ton âme.

Ah ! je suis heureuse, bien heureuse d'avoir un fils tel que toi ! Tu réalises et au delà tout ce que dans mon enthousiasme de mère je rêvais autrefois pour toi.

Artiste, tu as du talent, tu auras du génie, des succès, toutes les gloires.

Elle avait parlé avec une telle volubilité que le jeune homme n'avait pu placer encore une parole.

Enfin, elle s'arrêta pour respirer.

—Ma mère, dit Paul avec un doux sourire, vous n'êtes pas moins enthousiaste aujourd'hui que vous ne l'étiez autrefois ; ce que vous venez de dire me prouve que vous aimez votre fils ; mais si j'y étais accessible, vos éloges pourraient faire naître en moi des pensées de vanité et d'orgueil.

—Paul, est-ce un reproche ?

—Non. On ne reproche pas à une mère l'exaltation de sa tendresse.

—Oh ! oui, je t'aime Paul. Et toi, mon fils, aimes-tu ta mère ?

—Si je n'avais pas pour elle la plus tendre affection, je ne serais pas ici auprès de vous.

—C'est vrai.

—Si je ne vous aimais pas, ma mère, vous croyant morte ou disparue pour toujours, je ne vous aurais pas cherchée et je n'aurais pas découvert que vous vous cachiez ici sous le nom de madame Prudence.

Léonie eut comme un mouvement d'effroi et baissa la tête.

Depuis ma sottise aventure de Bougival, continua le jeune homme, je n'ai pas cessé de penser à ma mère. Je n'avais pu reconnaître dans cette chambre d'hôtel où l'on m'avait couché mourant, cette inconnue qui s'était faite ma garde-malade et sous les baisers de laquelle je m'étais ranimé ; mais le lendemain j'appris ce qu'avait fait cette femme, l'intérêt qu'elle m'avait témoigné ; on me dit aussi que, une fois rassurée sur mon sort, elle avait disparu. Excepté mon père et moi, et probablement aussi M. le Dr. Delteil, tout le monde pensa qu'elle était partie pour se soustraire à des remerciements, à des témoignages de reconnaissance.

Mon père ne dit rien, mais il devina qui était la mystérieuse inconnue.

Savait-il alors que vous demeuriez à Paris ? Je l'ignore. Sait-il aujourd'hui que Léonie Lescare, sa femme, est, sous le nom de Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité rue Lafayette ? Je ne le crois pas.

Paul resta un instant silencieux, puis reprit avec un doux accent de tristesse :

—Mon père n'a pas fait comme moi, il ne vous a pas cherchée.

—Il ne pardonne pas, lui ! pensa Léonie.

Changeant de ton, Paul continua :

—Moi, après les événements de cette soirée et de cette nuit inoubliables, je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour acquérir la certitude que la femme inconnue qui avait promis de donner cinq cents francs aux pêcheurs qui nous ont retirés de l'eau, Lucien et moi, qui s'était installée à mon chevet pour me soigner et avait mis des baisers sur mon front était ma mère.

Et j'ai compris que si vous vous étiez enfuie précipitamment, ce n'était pas pour vous dérober à ma reconnaissance, mais pour ne pas être reconnue, pour ne pas vous trouver en présence de mon père, qui venait d'arriver à Bougival.

—Je n'ai pas à le nier, Paul, c'est la vérité.

—Et moi, ma mère, je n'ai pas recherché la cause de cette espèce d'effroi, de terreur que vous inspire mon père.

—Paul, est-ce que tu ne sais pas . . .

—Je ne sais rien, ma mère, et ne désire rien savoir. Tout me dit qu'un abîme s'est creusé entre vous et mon père ; mais je suis là pour le combler.

Elle secoua la tête, et de nouveau, plus pâle encore que tout à l'heure, elle courba le front.

Le jeune homme continua :

—Mon père ne m'a pas appris pourquoi vous vous êtes éloignée de lui et de moi, qui ai été ainsi privé pendant tant d'années de votre tendresse. Mon père m'a toujours tendrement aimé ; mais à côté de son affection pleine de sollicitude et de dévouement, une autre affection me manquait, celle de ma mère.

—Cher et généreux enfant ! murmura Léonie.

—Un jour, sans m'avoir prévenu, mon père me conduisit à Chartres et me laissa au lycée de cette ville.

—Ah ! c'est au lycée de Chartres qu'il t'avais mis.

—Oui, m'a mère et j'y commençai mes études que j'achevai au lycée Louis-le-Grand, où j'entraî en même temps que mon ami Lucien. Tous les mois mon père venait me voir à Chartres, et vous comprenez si j'étais étonné que vous ne vinssiez pas avec lui. Un jour je lui demandai :

—Pourquoi donc maman ne vient-elle jamais me voir ?

Je ne me rappelle pas quel effet produisirent mes paroles, mais je me souviens très bien qu'il me répondit sourdement et d'un ton bref :

—Ne pense plus à ta mère, elle est morte !

Je pleurai, je pleurai beaucoup. Plusieurs fois encore je parlai de vous à mon père ; il me laissait dire et restait silencieux, très sombre. Un jour, cependant, il me répondit :

—Paul, tu me fais un mal affreux avec tes questions ; je t'en prie, ne me parle plus jamais de ta mère.

Je n'osai plus lui parler de vous, et bien souvent, les yeux pleins de larmes, je retenais les questions qui venaient sur mes lèvres.

Les paroles de son fils pénétraient cruellement jusqu'au fond du cœur de la mère. N'étaient-elles pas en quelque sorte sa condamnation ?

—Comme je vous l'ai dit, ma mère, reprit Paul, je vous croyais morte, car je ne pouvais admettre que mon père, si loyal, si scrupuleux en tout, m'eût trompé. Ce fut quelques années plus tard que le doute me vint ; je me livrai alors à des réflexions dont je me gardai bien d'entretenir mon père et qui, en m'éclairant, me confirmèrent dans la pensée que la vérité m'avait été cachée.

Pourquoi mon père m'avait-il trompé ? Je n'avais pas à le lui demander. Bien des idées me passèrent dans la tête ; mais qu'avais-je à chercher ? Mon père et vous aviez dû vous séparer ; c'était le fait ; je ne tenais pas à en connaître la raison. J'étais sûr que vous existiez, cela me suffisait. Et souvent, bien souvent, je pensais à vous en me disant, répondant à un espoir de mon cœur :

—Elle n'est pas à tout jamais perdue pour moi, je la reverrai !

Ah ! si vous saviez comme j'avais soif de votre tendresse, de vos baisers !

La mère ne se contenant plus, jeta ses bras au cou de son fils et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

—Je renfermai en moi toutes mes pensées, poursuivit Paul ; il m'était d'autant plus facile de garder le silence que jamais devant moi, ni mon père, ni la famille Villarceau, ni personne ne parlait de vous, ne prononçait votre nom. Et des années se sont passées ainsi. Je suis sorti du lycée, j'ai appris le dessin, j'ai étudié la peinture, je suis allé à Rome, j'ai parcouru l'Italie, et toujours, partout, la pensée de ma mère m'a accompagné.

A présent vous comprenez que je ne pouvais pas hésiter à vous connaître dans la mystérieuse inconnue de Bougival.

—Oh ? mon Paul, mon cher fils ! Et pourtant, quand tu m'as surprise, collant mes lèvres frémissantes sur ton front, tu m'as repoussée.

—Je crois me souvenir de cela ma mère ; mais alors j'ignorais qui vous étiez ; dans la demi-obscurité de la chambre, je ne pouvais reconnaître vos traits, et je ne saurais dire aujourd'hui à quel sentiment j'ai obéi.

—Ah ! ton mouvement où j'ai cru voir de la répulsion et surtout le regard terrible que tu jetas sur moi m'ont causé une horrible douleur. Je restai un instant comme anéantie, puis je suis sortie de la chambre chancelante la poitrine pleine de sanglots.

Paul, je m'étais imaginé que tu avais reconnu ta malheureuse mère et que tu venais de la repousser avec colère, avec mépris.

—Mais c'est affreux d'avoir eu cette pensée ! s'écria le jeune homme.

—Je me suis trompée, et ce qui le prouve mieux que tout, c'est que tu es ici, près de moi. Mais ne parlons plus de cela. Et cependant . . . Écoute, Paul : Je n'ignore pas que tu demeures avec ton père, rue Saint-Maur, où je ne peux pas aller ; mais je sais aussi que tu as ton atelier de peintre boulevard de Clichy ; je pouvais me présenter à ton atelier.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

—Ah ! pourquoi . . . je n'ai pas osé, et Dieu sait si j'ai dû faire violence à mon cœur ; je n'ai pas osé, Paul j'ai eu peur de paraître devant toi.

—Oh ! ma mère !

—Eh bien, oui, je craignais d'être mal accueillie. C'est que, vois-tu, si j'étais allée à ton atelier et que tu m'eusses repoussée en me jetant un regard chargé de colère et de mépris, c'eût été pour ta mère un coup mortel.

—Ainsi, ma mère, vous doutiez de la tendresse de votre fils !

—Paul, j'ignorais que tu fusses bon et je pouvais croire que l'on t'avait appris à me maudire.

—De sorte que si je n'étais pas venu vous trouver . . .

—J'aurais attendu encore le bonheur de te serrer dans mes bras ; mais si l'occasion de me rapprocher de toi avait trop tardé à se présenter, je l'aurais fait naître. Ah ! je n'ai plus à me plaindre de ma destinée, j'ai retrouvé mon fils, il aime sa mère, et c'est lui qui, le premier, est venu se jeter dans mes bras. Mon fils, mon fils bien aimé, tu ne sais pas, non, tu ne peux pas savoir comme tu me rends heureuse ! Il me semble que pour moi et par toi le ciel s'éclaire. Ah ! laisse-moi encore te serrer contre mon cœur et t'embrasser.

Ils s'étreignirent et échangèrent de nouveaux baisers.

Etrange situation que celle dans laquelle se trouvaient la mère et le fils ! Comme on le verra plus tard, ce n'était pas tant la mère qui cherchait à se faire pardonner son passé par l'amour maternel que le fils réhabilitant la mère par l'amour filial.

Il y eut un assez long silence troublé seulement par le bruit des baisers et des soupirs étouffés.

Enfin la mère reprit la parole :

—Paul, dit-elle d'une voix hésitante, anxieuse, as-tu prévenu ton père de la visite que tu me fais !

—Non, ma mère, je n'ai rien dit à mon père et il ignore encore que je vous ai retrouvée ; mais ce soir même ou demain il saura que je vous ai vu et je ne lui cacherai rien de ce qui s'est passé entre nous.

—Non, non, Paul ! s'écria-t-elle effrayée, ne parle pas de moi à ton père.

—Ma mère, c'est impossible.

—Paul, je t'en prie, garde le silence, ne dis rien ; ton père doit ignorer que tu es venu ici sans que je t'aie appelé ; il ne faut pas qu'il sache que tu t'es jeté dans mes bras, que nous nous sommes embrassés en mêlant nos larmes et que tu as donné à ta mère un bonheur qu'elle n'osait pas espérer. Qu'il ne sache rien, Paul ; comme cela il n'aura pas à se placer entre toi et moi. Sans que personne puisse soupçonner que tu es mon fils et que je suis ta mère, nous nous verrons souvent ; tu viendras ici et j'irai te voir travailler dans ton atelier. Cachées à tout le monde, nos joies n'en seront que plus vives ; tu verras, Paul, tu verras comme ta mère sera heureuse.

—Oui, ma mère, cela pourrait se faire ; mais je ne pense pas comme

vous et je vois autrement les choses ; je vous aime, ma mère, mais j'aime aussi mon père et je le respecte et le vénère ; je ne peux le tromper, je me croirais indigne de lui si je lui mentais ; et, d'ailleurs, je ne le pourrais pas : il découvrirait sur mon visage, il lirait dans mes yeux ce que je voudrais lui dissimuler.

Ma mère, s'il est des choses qu'on ne peut pas dire à son père, il en est d'autres que l'on n'a pas le droit de lui cacher, surtout quand le devoir oblige à parler.

—Le devoir, fit-elle, que veux-tu dire ?

—Je veux dire, ma mère, répondit-il d'un ton grave, qu'un grand devoir s'impose à moi aujourd'hui ; placé entre vous et mon père, séparés l'un de l'autre, le devoir me dicte la conduite que je dois tenir ; je dois faire tout au monde pour amener un rapprochement entre vous.

Léonie regarda son fils avec effarement.

—Tu n'obtiendras rien de ton père ! s'exclama-t-elle. Ah ! je le connais, va, je le connais bien !

—Je le connais aussi, moi, et je sais qu'il est bon et qu'il a un grand cœur. J'aurai sans doute des luttes à soutenir ; mais j'ai mon père et je veux avoir ma mère ; cela me donnera toute la force qui me sera nécessaire et je l'aurai d'autant plus grande, cette force, qu'elle s'appuiera sur l'affection de mon père et la tendresse de ma mère.

—Paul, je tremble.

—N'importe à quel prix, ma mère, il faut sortir d'une situation douloureuse qui ne doit plus exister ; j'en ai pris la ferme résolution, mon père me rendra ma mère.

—Tu n'obtiendras rien, te dis-je, rien !

—Laissez-moi faire ; si mon père ne vient pas ici vous tendre la main, c'est vous qui irez rue Saint-Maur lui tendre la vôtre.

—Mon pauvre enfant, dit-elle d'un ton douloureux, tu ne verras jamais cela !

Elle eut comme un sanglot et cacha sa figure dans ses mains. Puis se redressant brusquement et d'une voix étranglée :

—Paul, si tu persistes dans tes intentions, voici ce qui arrivera : cet abîme dont tu as parlé et qui existe entre ton père et moi se creusera encore plus profond.

—Je serai le pont sur lequel vous passerez, répliqua-t-il, ayant une flamme dans le regard.

—Paul, je ne te blâme pas, oh ! non, je ne peux pas te blâmer de te montrer bon et généreux envers moi ; je t'admire et tu me rends fier de toi. Mais tu te prépares des douleurs que je voudrais t'éviter ; je te le répète encore, tu n'obtiendras rien de ton père ; il restera inflexible, sans pitié.

Quand tu lui auras parlé, il te répondra ; ce qu'il te dira, je le devine... Ah ! voilà ce qui m'effraie, ce qui m'épouvante ! Tu l'écouteras, car tu ne pourras pas fermer tes oreilles à ses terribles paroles ; mon Dieu ! quand tu l'auras entendu, peut-être cesseras-tu de m'aimer, ne voyant plus en moi qu'une malheureuse, indigne de ton affection.

—Ah ! ne dites pas cela, ma mère ! s'écria le jeune homme.

—Soit, tu auras pitié de moi, tu ne voudras pas m'écraser, comme l'a fait autrefois ton père, et même tu auras la pensée du pardon. Mais, entre ton père et moi, tu te trouveras dans une situation extrêmement pénible. Ah ! Dieu m'est témoin que je ne songe pas à t'éloigner de ton père, à t'attirer vers moi pour t'avoir complètement à moi ; mais lui, Paul, lui ? jaloux de ton affection, la voulant pour lui seul, il n'en admettra point le partage, il voudra te reprendre à ta mère... Paul, il te défendra de me revoir !

Le jeune homme eut un mouvement de tête superbe.

—Ma mère, répondit-il d'une voix vibrante, ce que vous craignez n'arrivera pas ; mais si cela arrivait, mon père me forcerait à ne plus tenir compte de son autorité, et pour la première fois de ma vie je lui dirais : Je ne vous obéirai pas !

—Et après ?

—Sans lui rien retirer de mon affection, malgré lui je reviendrais près de ma mère.

—Ce serait entre vous une guerre déclarée, une lutte continuelle et de tous les instants.

—Une guerre, je ne le crois pas, dit Paul souriant, une lutte, c'est possible, j'y suis préparé. Vous savez ce que je veux, ma mère ; un rapprochement d'abord, et ensuite une réconciliation. Je ne puis être heureux à présent que si cette satisfaction m'est donnée. N'insistez donc plus pour me faire changer de résolution. Je vous le dis encore, ma mère, mon devoir est là.

Léonie secoua tristement la tête.

Hélas ! elle ne pouvait pas faire connaître à son fils les cruelles angoisses de son âme ; ce n'était pas elle, à ce moment surtout, qui pouvait révéler à Paul, dont la tendresse la rendait si heureuse, toutes les hontes de son passé.

—Je vois bien, dit-elle d'une voix tremblante, que je ne te ferai pas renoncer à tes projets. Ah ! mon fils, mon cher fils, tu vas au devant d'une révélation terrible et voilà ce qui m'épouvante. Enfin, il arrivera ce qui doit fatalement arriver, il faut que ma destinée s'accomplisse ; je croyais connaître toutes les douleurs, non, il en est encore qui me sont réservées.

Cependant, Paul, tu pourrais attendre ; il peut se présenter, bientôt, une circonstance qui amènerait, je ne dis pas une réconciliation entre ton père et moi, mais ce rapprochement que tu désires.

—A quoi faites-vous allusion, ma mère ?

—Mais à ton mariage.

Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

—Est-ce que tu ne penses pas un peu déjà à te marier ? demanda Léonie.

—Je n'éprouve aucun éloignement pour le mariage, répondit l'artiste qui était devenu très rouge, et bien certainement je me marierai un jour.

—Eh bien, Paul, je vais probablement t'étonner beaucoup en te disant que je me suis mise à la recherche d'une jeune fille pouvant te convenir.

—En vérité ! fit le jeune homme, regardant sa mère tout ahuri.

—Oh ! sois tranquille, continua-t-elle d'un ton animé, je serai difficile pour toi ; je veux que celle à qui tu donneras ton nom et qui, un jour, sera fière de tes succès et partagera ta gloire, soit jeune, jolie, distinguée, honnête, sage et riche.

—C'est très bien, ma mère, en ce qui concerne les qualités que doit avoir la jeune fille que, déjà, vous avez cru devoir chercher pour moi ; quant à la fortune, à la dot, si voulez, je n'y tiens nullement.

—Pourtant, Paul...

—J'aime le travail, ma mère, et j'ai le droit de compter sur mon talent.

—Sans doute. Mais, tu ne l'ignores pas, la fortune est un levier puissant.

—Je ne saurais m'en servir, j'ai mes crayons, mes pinceaux, mes couleurs et ma force, ma mère ; ma vraie force est dans l'amour de mon art.

—Est-ce donc une raison pour que tu dédaignes et repousses la fortune si elle vient à toi ? Aurais-tu de la répugnance à épouser une jeune fille riche, parce que tu n'es pas encore un grand artiste, gagnant beaucoup d'argent ? Mais tu n'es pas pauvre, Paul, et tu peux avoir certaines prétentions ; je ne sais pas ce que ton père pourra faire pour toi lors de ton mariage ; mais, je puis te donner dès demain cent mille francs.

—Je vous remercie, ma mère, je vous remercie et de tout mon cœur, répondit Paul très ému, mais je n'aurai jamais besoin de tant d'argent. Pour mon mariage, quelques milliers de francs me suffiront et mon père me les donnera.

Chez Léonie, qui avait son idée fixe, le naturel reprenait le dessus et la marchande à la toilette réparait. Elle resta un instant silencieuse, ayant l'air mécontent.

—Ainsi, hasarda-t-elle encore, si je te présentais une belle jeune fille...

—Ma mère, je vous en prie, interrompit vivement le jeune homme, ne vous donnez pas cette peine qui, d'ailleurs, serait inutile. Je n'admets pas que des calculs d'intérêt puissent se mêler aux choses du cœur ; le mariage ne saurait être pour moi une affaire ; je ne vois en lui que l'union de deux cœurs, de deux âmes ; il doit être avant tout un engagement contracté par un amour réciproque.

—Paul, qui te dit que ce lien d'amour ne s'établirait pas entre toi et la jeune fille dont je te parle ?

Le jeune homme eut un doux sourire et, secouant la tête :

—Puisqu'il faut vous le dire, ma mère fit-il, apprenez que celle qui sera ma femme est déjà choisie.

Léonie eut un geste de désappointement.

—Par ton père ? interrogea-t-elle.

—Non, par mon cœur.

—Ton père connaît cette... personne ?

—Pas encore ; j'attends le moment de lui en parler.

—Ah ! fit Léonie, qui voyait ses plans détruits, l'anéantissement de ses espérances.

Cependant elle sut dissimuler son dépit.

—Ma mère, reprit Paul, je ne puis être heureux tant que mon père et vous vivrez éloignés l'un de l'autre ; je ne veux pas me marier sans vous avoir tous deux auprès de moi ; mon bonheur est inséparable de votre réconciliation ; aussi vais-je me mettre avec ardeur à la tâche que je me suis imposée.

Le jour baissait, le temps s'était rapidement écoulé. Paul se leva pour prendre congé.

—Déjà ! fit tristement Léonie.

—Oui, il faut nous quitter, mais nous nous reverrons.

—Bientôt, Paul ?

—Oui, ma mère, bientôt ; n'aurai-je pas à venir vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Elle hocha la tête, en même temps qu'un sourire amer crispait ses lèvres.

Elle prit son fils dans ses bras et le pressa longuement contre son cœur.

Le jeune homme se retira.

Restée seule, la mère se laissa tomber sur le canapé et se mit à réfléchir.

Elle était heureuse d'avoir reconquis son fils, et cependant une préoccupation pénible gâtait sa joie. Elle le sentait, elle n'avait rien à attendre de bon de l'explication que Paul aurait avec son père.

Oh ! ce père, ce mari, cet homme impitoyable, terrible comme la justice de Dieu.

Chez cette nature très complexe, étrange, en laquelle le bien et le mal se confondaient, la tendresse qu'elle avait pour son fils n'excluait pas l'idée des représailles contre son mari,

Certes, elle désirait le bonheur de Paul, mais elle aurait voulu qu'il ne pût être heureux que par elle. Et elle l'avait trouvé rebelle à son influence.

Dans sa pensée, le sculpteur sur bois ne pouvait assurer à son fils qu'une modeste aisance, quand elle pouvait, elle, donner à Paul une immense fortune en lui faisant épouser la fille du marquis de Mimosa. Eh bien, non, Paul ne voulait pas de ce mariage que des comtes, des marquis, des princes même lui auraient envié ; il dédaignait la richesse qu'elle avait fait miroiter à ses yeux, il avait refusé de voir la riche héritière.

Et cela parce qu'il en aimait une autre. Qui était-elle cette autre ? Une fille pauvre, sans doute.

Elle la détestait cette jeune fille que son fils aimait, comme du reste, elle détestait tout ce qui faisait obstacle, se mettait en travers de ses projets.

Mais elle était tenace dans ses idées et ne se sentait nullement disposée à y renoncer.

Rien n'était fait encore ; Paul pouvait s'être trompé sur la nature de ses sentiments ; ce qu'il prenait pour de l'amour n'était probablement qu'un caprice, comme en ont tous les jeunes gens. Que d'autres avant lui, dans une heure d'oubli ou d'enthousiasme, s'étaient liés par des promesses des serments qui avaient été oubliés le lendemain !

Non, rien n'étant fait encore, rien n'était désespéré.

Cette liaison ne lui portait pas seulement ombrage, elle détruisait des projets qu'elle s'était plu à caresser ; pourquoi ne se rompra-t-elle pas, surtout si une influence habile aidait à la rupture ?

Elle comptait un peu sur le temps, mais beaucoup sur elle-même pour guérir Paul de son amour, qu'elle voulait absolument considérer comme un caprice.

—Patience, se dit-elle, je saurai bien l'empêcher de faire une pareille sottise.

Une heure auparavant, Léonie s'abandonnait aux effusions de la tendresse maternelle, sans qu'il s'y mêlât aucun alliage impur ; à présent, déjà, les pensées mauvaises revenaient, la reprenaient.

Son fils, son bon génie n'était plus là ; elle se remettait à songer aux combinaisons ténébreuses qu'il lui faudrait employer pour que Paul, à son insu, se trouvât en présence de la riche héritière sur laquelle elle voulait mettre la main.

Oh ! ce n'était pas pour elle qu'elle allait se mettre à l'œuvre, c'était pour son fils, tout pour son fils maintenant. Elle voulait faire plus que le sculpteur sur bois ne pouvait faire et elle se sentait excitée par un sentiment de jalousie contre son mari.

La malheureuse ne pensait pas que si Paul arrivait à découvrir ses manœuvres, il n'y verrait point un excès d'amour maternel, mais une chose honteuse, odieuse, qu'il ne pourrait pardonner à sa mère.

VI.—LE PÈRE

Le sculpteur sur bois quittait rarement son atelier. Il conseillait des distractions à son fils, mais ne s'en permettait aucune. Depuis que sa femme avait broyé son cœur, brisé sa vie, il n'avait plus aucun plaisir ; il s'en était tenu aux joies intimes de son cœur, qu'il avait trouvées dans les douces satisfactions que Paul lui donnait.

Ses sorties, peu fréquentes, consistaient à faire une visite à Mme Villarceau, et, depuis que Paul était revenu d'Italie, à aller passer une heure de temps à autre dans l'atelier du jeune artiste.

Il se plaisait à voir travailler son cher Paul, à examiner les ébauches, et il lui arrivait même de donner quelques conseils toujours écoutés avec déférence.

En réalité, en dehors de son fils, Lebrun n'aimait que son art ; il le pratiquait avec une véritable passion et était ainsi arrivé à une supériorité que constataient de nombreuses médailles dans les expositions.

Lorsque Paul rentra, après son entretien avec sa mère, les ouvriers sculpteurs sur bois venaient de partir, la journée étant finie. Lebrun était seul, occupé à donner les derniers coups de ciseau à un bas relief, destiné à une chaire à prêcher, et qui représentait l'arrestation de Jésus de Nazareth dans le jardin des Oliviers.

Les personnages se détachaient avec un rare bonheur d'expression et d'attitude ; l'ensemble était d'un effet saisissant.

La nuit tombait. Le sculpteur cessa de travailler. Il jeta sur les détails du bas relief le coup d'œil d'un juge difficile à satisfaire et parut content de son œuvre.

—Paul tarde bien à rentrer, murmura-t-il, où donc avait-il à faire des visites ?

Il s'assit sur un escabeau et se mit à réfléchir.

—Paul n'est plus le même, se disait-il, Paul a quelque chose ; il est toujours aussi affectueux, mais je ne suis plus son confident comme autrefois ; il se concentre en lui-même, il me cache ses pensées.

Oh ! cette femme, cette femme ! L'aurait-il revue ? Oui, peut-être.

A cette idée, Lebrun eut comme un frisson et une sombre éclair s'alluma dans son regard.

Lorsque quelques mois auparavant il avait confié ses craintes à Mme Villarceau, il ne prévoyait pas qu'elles se réaliseraient sitôt.

Pourquoi donc était-elle revenue à Paris, l'épouse coupable qu'il avait bannie de son cœur comme de sa présence et pour laquelle il n'éprouvait que du mépris ? Et pourquoi donc la fatalité avait-elle conduit Paul à Bougival pour y rencontrer sa mère qu'il avait depuis longtemps oubliée ?

Lebrun sentait que, déjà, Léonie était entre son fils et lui. Mais que voulait-elle et que ferait-elle ? Lui reprendre Paul ? Oh ! non, non, son fils l'aimait c'était impossible. Et cependant il avait des craintes.

Il connaissait le caractère astucieux de Léonie, la ténacité de ses résolutions, et il avait le pressentiment d'une lutte de laquelle, vainqueur ou vaincu, il sortirait meurtri. Mais n'était-elle pas déjà engagée, cette lutte ? Tout semblait l'en avertir. Et il s'étonnait que Paul n'eût pas encore provoqué une explication.

Il était depuis quelque temps absorbé dans ses sombres pensées, lorsque Paul entra dans l'atelier.

—Ah ! te voilà, fit Lebrun, en se dressant debout.

—Un peu en retard, peut-être ?

—Non, puisque sept heures viennent seulement de sonner.

Le père enveloppa son fils d'un regard scrutateur et sourit.

La physionomie du jeune homme était grave, mais son regard était franc et n'avait plus cette expression inquiète, hésitante, que le sculpteur avait remarquée le matin. Il se sentit rassuré. Tourmenté par ses craintes, il s'était trompé, sans doute.

—Eh bien, Paul, dit-il presque gaiement, le couvert doit être mis, montons dîner.

Avant d'avoir avec son père une explication qui s'imposait, Paul avait besoin de réfléchir et il avait remis au lendemain le grave et très sérieux entretien.

Le repas du soir fut un peu plus animé que celui du matin, le père et le fils se sentant moins gênés. Lebrun parla de son bas relief, dont il était enchanté, des autres sculptures qu'il avait à faire, et Paul de ses tableaux pour l'Exposition. Il donna à son père des nouvelles de Mme Villarceau et de Mme Delteil qu'il avait vues, mais ne dit point qu'il n'était resté que quelques instants avec ces dames.

—Paul, que, feras-tu demain ? demanda le sculpteur, comme le jeune homme se disposait à gagner sa chambre.

—Demain, mon père, je me lèverai de bonne heure et irai à mon atelier.

—Tu déjeuneras ici ?

—Oui, mon père.

—Bien.

Ils se séparèrent.

Comme il l'avait annoncé, Paul, le lendemain, alla travailler jusqu'à onze heures et rentra un peu avant midi.

On déjeuna paisiblement. Mais Lebrun n'avait pas cessé d'observer son fils à la dérobée.

Quand, après avoir servi le café, la servante se fut retirée, Paul dit à son père, d'une voix qui trahissait son émotion :

—Mon père, j'ai quelque chose à vous dire, voulez-vous que nous causions ?

Le front du sculpteur s'assombrit subitement.

—Pourquoi ce préambule ? répondit-il, en interrogeant anxieusement la physionomie du jeune homme ; ne sais-tu pas que tu es en ton père le meilleurs des amis ? Est-ce que je ne t'ai pas habitué à me parler hardiment, avec confiance ?

—Ce que j'ai à vous dire, mon père, est extrêmement sérieux.

—Je le vois à ton émotion, à ton embarras, et je devine peut-être de quoi il s'agit ; allons, parle, je t'écoute.

—Mon père, vous m'avez dit autrefois que ma mère était morte.

Lebrun avait deviné, en effet, que Paul allait lui parler de sa mère ; malgré cela il tressaillit.

—Elle était morte pour toi et pour moi, répondit-il sourdement.

—A cette époque, mon père, mais aujourd'hui ?

—Rien n'est changé, la situation est la même.

—Pas tout à fait, mon père.

—Que veux-tu dire ? Explique-toi.

—Autrefois, j'étais un enfant, maintenant je suis un homme ; autrefois, j'ai pu croire que ma mère était morte, maintenant je ne le crois plus.

—Et cela depuis cette maudite aventure de Bougival !

—Bien longtemps avant, mon père, j'avais réfléchi et pensé à bien des choses ; avant mon départ pour l'Italie, avant même ma sortie du lycée, j'étais convaincu que vous ne m'aviez pas dit la vérité au sujet de ma mère. Je ne vous ai pas interrogé alors pour ne pas vous affliger, car je sentais bien que vous aviez au cœur une douleur profonde ; et puis, je savais que vous refuseriez de me répondre. D'ailleurs, n'entendant plus parler de ma mère et ne sachant rien d'elle, je pouvais croire que, réellement, elle n'existait plus.

—Paul, pour ta tranquillité et la mienne, voilà ce que tu devrais croire encore ; mais la fatalité en a autrement décidé... Ah ! nous étions si heureux ! Et après tant d'années il a fallu qu'elle revienne, la malheureuse ! Dieu, dans sa colère ne frappe-t-il donc que les innocents et ceux qui sont bons ?

—Oh ! mon père !

Lebrun était très pâle et ses prunelles sombres avaient des lueurs étranges.

—Va, reprit-il, depuis ce jour où tu as failli périr dans la Seine, j'ai à peu près deviné toutes tes pensées ; je savais que la mystérieuse inconnue était l'objet de tes préoccupations, la cause de tes tristesses. Ah ! je ne m'inquiétais pas sans raison, je sentais bien que cette femme menaçait la paix de notre maison.

—Mais, mon père, pourquoi voyez-vous les choses ainsi, sous un faux aspect.

—Paul, tu ne connais pas cette femme ?

—Ma mère, mon père dit doucement le jeune homme.

—Hélas ! oui, c'est ta mère ! prononça Lebrun d'une voix creuse, en essuyant la sueur qui mouillait son front ; je la connais, elle fera tout au monde pour t'attirer à elle, t'éloigner de moi, t'enlever à mon affection.

—Jamais cela n'arrivera, mon père, jamais votre fils ne cessera de vous aimer, de vous respecter !

—Oh ! oui, n'est-ce pas, Paul ? Si tu savais... Mais si, tu sais que tu es tout pour moi, que tu es ma vie ! Ta mère ne t'aime pas...

—Ne dites pas cela ! s'écria le jeune homme.

—Elle ne t'aime pas, te dis-je, mais je t'aime, moi, comme jamais peut-être un père n'a aimé son fils ! Quand le malheur s'est abattu sur moi, me frappant brusquement, brutalement, comme un coup de foudre, je pouvais être tué ; mais tu étais là, tu me restais ; je sortis de mon écrasement et compris que je n'avais pas le droit de mourir, que pour toi je devais vivre. Je mis en moi une nouvelle espérance, celle de ton avenir ; je repris goût au travail, je travaillai pour toi, pour toi seul, entends-le bien, Paul, et je reportai sur ta jeune tête toute la tendresse et tout l'amour qu'il y avait dans mon cœur.

A suivre

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-teaux dans les derniers styles, pour être vendus à 33½ p.c d'escompte
Garnitures et Passementeries. — Un lot de 500 verges de garnitures de toutes sortes comprenant des passementeries en jais, en soie, en mohair, en tinsel, etc, pour être vendues au quart et à la moitié du prix. Ceci est un lot réellement avantageux que toute personne devrait voir.
150 douzaines de chemises blanches pour hommes pour être vendues durant cette vente à 39 cts la pièce.
Un lot de dentelles crèmes, blanches et rouges, drabes et rouges, différentes largeurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour être vendues 5 cts la verge.
Voyez nos rubans réduits. Un choix magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande vente qui ne durera maintenant que quelques jours.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

La Presse & Laverne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC,
TELEPHONE 7283

Cognac Jockey Club
Carte Or V. S. O. P.
GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

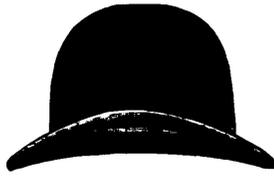
— DE —



Merceries

ET

CHAPELLERIES



T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPOREE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

ABONNEZ-VOUS
AU
MONDE ILLUSTRE
SEUL
Journal français Illustré
DU
CANADA
ET
LE PLUS COMPLET
DES
Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants et les filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : \$0 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie ChalDelagrave, 15, rue Soufflot Paris, France.

PACIFIQUE CANADIEN

CHANGEMENT D'HORAIRE

Depuis dimanche, 30 septembre, les changements suivants ont été faits. Gare Dalhousie, pour Québec, le train partant à 3.30 p.m. ne fera le trajet que le mardi Joliette et Trois-Rivières, le train local partira à 5.15 p.m. tous les jours excepté le dimanche. Gare Windsor, le train partant à 6.15 p.m. et arrivant de Pointe Fortune à 9.45 a.m. sera discontinué. Le train de Pointe Fortune partant à 5.15 p.m. et arrivant à 8.30 a.m. fera le trajet tous les jours excepté le dimanche. L'express d'Halifax arrivera à 8.20 a.m. tous les jours excepté le lundi. Tous les autres trains comme à présent. 4 trains allant et venant entre Montréal et Ottawa, tous les jours excepté le dimanche. Chars salons sur les trains du matin pour Ottawa.

Excursion annuelle à bon marché, les 4, 5, 6 octobre, Montréal à

Détroit, Mich., et retour.....	\$10.00
Cleveland, Ohio, et retour.....	12 50
Chicago, Ill., et retour.....	16 00
Cincinnati, Ohio.....	16 00
Saginaw, Mich.....	13.00
Bay City, Mich.....	13.00
Grand Rapids, Mich., et retour....	14.00
St-Paul, Minn., et retour.....	39.00
Minneapolis, Minn., et retour.....	39.00
Minneapolis, via Toronto, Owen Sound et vapeur.....	40.50

Billets bons pour revenir jusqu'au 22 octobre 1894.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
CANTON DE ST-FRANCOIS-XAVIER

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les
POUDRES - ORIENTALES
LES SEULES
Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

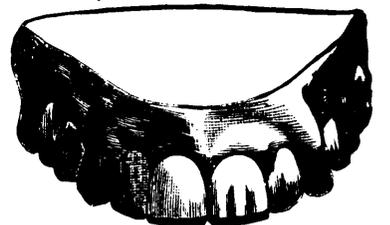
En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6.513

LUBY pour les cheveux.

Neuveau procédé américain pour plomber de dents, en porcelaine et en verre plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**